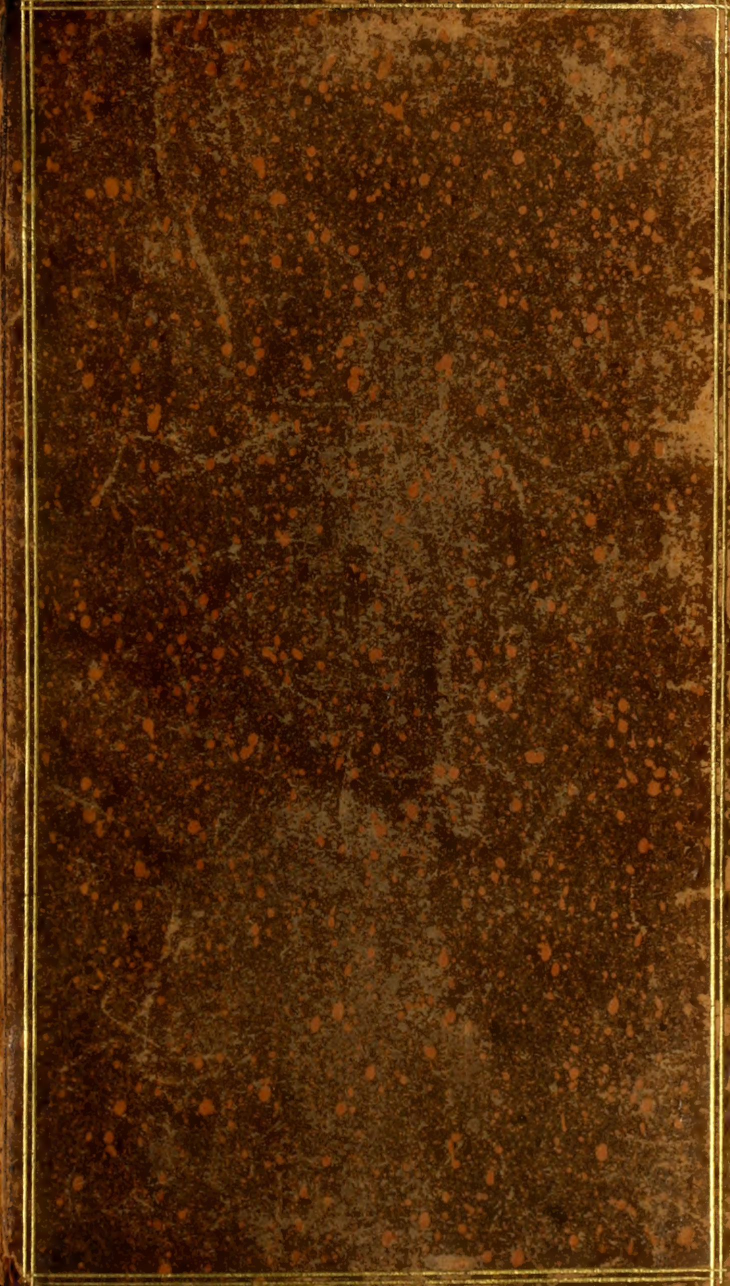
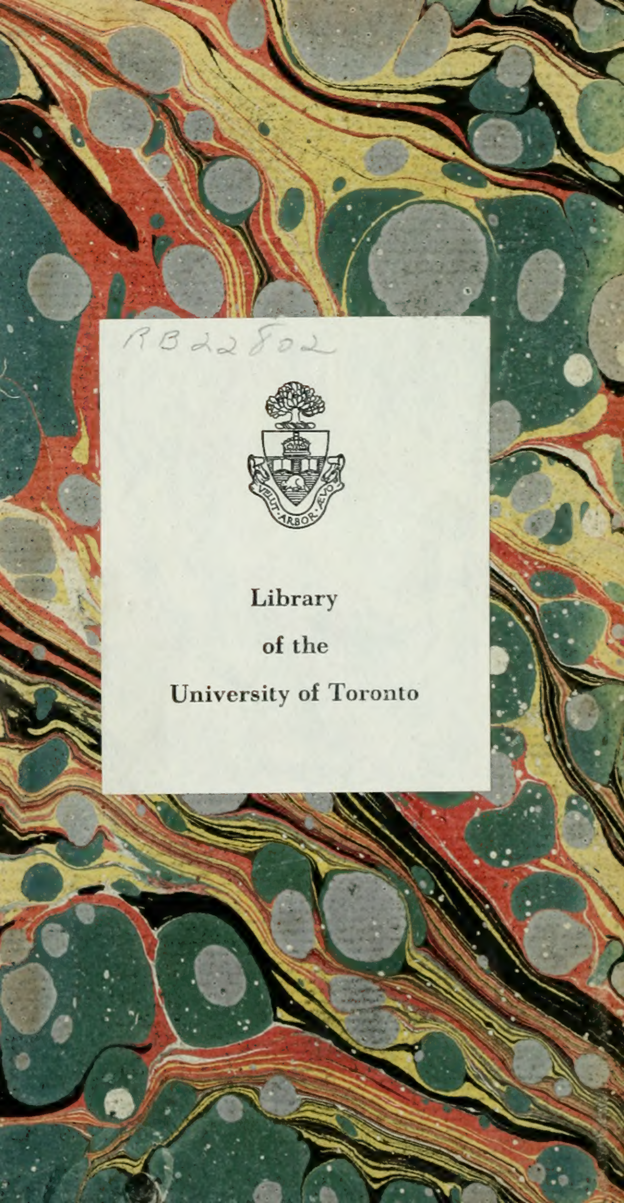
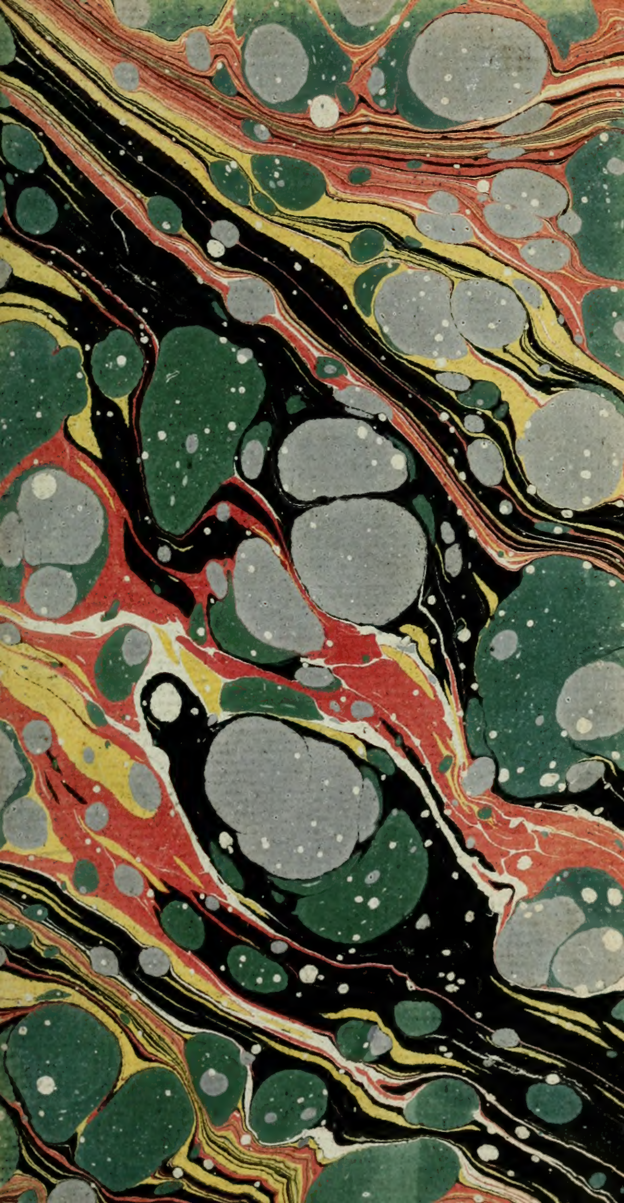




VELUT ARBOR ÆVO





Thetis, *Liv. I.*

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION;

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.
Sen. de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

CE Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mère qui ſait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpèce d'ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite. J'ai balancé long-tems à le publier; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour ſavoir compoſer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un

homme qui, de ſa retraite, jette ſes feuilles dans le Public, ſans prôneurs, ſans parti qui les défende, ſans ſavoir même ce qu'on en penſe ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il ſe trompe, on admette ſes erreurs ſans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui eſt en uſage eſt mauvaiſe; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choſes que tout le monde ſait. Je remarquerai ſeulement que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, ſans que perſonne s'aviſe d'en propoſer une meilleure. La littérature & le ſavoir de notre ſiècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On cenſure d'un ton de maître; pour propoſer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philoſophique ſe complaît moins. Malgré

tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités, qui eſt l'art de former des hommes, eſt encore oubliée. Mon ſujet étoit tout neuf après le livre de Lock, & je crains fort qu'il ne le ſoit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance; ſur les fauſſes idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus ſages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de ſavoir, ſans conſidérer ce que les enfans ſont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, ſans penſer à ce qu'il eſt avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me ſuis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode ſeroit chimérique & fauſſe, on pût toujours profiter de mes obſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire; mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on

doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élèves; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſyſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la Nature, c'eſt-là ce qui dérou-tera le plus le Lecteur; c'eſt auſſi par-là qu'on m'attaquera ſans doute; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a long-tems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non. Il dépend de moi, de ne point abonder dans

mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de ſentiment; mais de me défier du mien: voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que ſi je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point pour en impoſer au Lecteur; c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pourquoi propoſerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point? Je dis exactement ce qui ſe paſſe dans mon eſprit.

En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, afin qu'on les peſe & qu'on me juge: mais quoique je ne veuille point m'obſtiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les propoſer; car les maximes ſur leſquelles je ſuis d'un avis contraire à celui des autres, ne ſont point

indifférentes. Ce ſont de celles dont la vérité ou la fauſſeté importe à connoître, & qui ſont le bonheur ou le malheur du genre-humain.

Propoſez ce qui eſt faiſable, ne ceſſe-t-on de me répéter. C'eſt comme ſi l'on me diſoit; propoſez de faire ce qu'on fait; ou du moins, propoſez quelque bien qui s'allie avec le mal exiſtant. Un tel projet, ſur certaines matières, eſt beaucoup plus chimérique que les miens: car dans cette alliage le bien ſe gâte, & le mal ne ſe guérit pas. J'aimerois mieux ſuivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi: il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre à la fois à deux buts oppoſés. Pères & Mères, ce qui eſt faiſable eſt ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?

En toute eſpèce de projet, il

y a deux chofes à confidérer : premièrement, la bonté abfolue du projet; en fecond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il fuffit, pour que le projet foit admiffible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon foit dans la nature de la chofe; ici, par exemple, que l'éducation propofée foit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La feconde confidération dépend des rapports donnés dans certaines fituations: rapports accidentels à la chofe, lefquels, par conféquent, ne font point néceffaires, & peuvent varier à l'infini. Ainfi telle éducation peut être praticable en Suiffe & ne l'être pas en France; telle autre peut l'être chez les bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonftances, qu'il eft impoffible de déter-

miner autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulières, n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me suffit que par-tout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; & qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute: mais si je le remplis, on auroit tort aussi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EXPLICATIONS

DES FIGURES.

I. *La Figure qui se rapporte au premier Livre & sert de Frontispice à l'Ouvrage, représente* Thétis *plongeant son fils dans le Styx, pour le rendre invulnérable.* Voyez T. I. p. 49.

II. *La Figure qui est à la tête du Livre second, représente* Chiron *exerçant le petit* Achille *à la course.* Voyez T. I. p. 394.

III. *La Figure qui est à la tête du troisième Livre & du second Tome, représente* Hermès *gravant sur des colonnes les élémens des Sciences.* Voyez T. II. p. 76.

IV. *La Figure qui appartient au quatrième Livre, & qui est à la tête du Tome troisième, représente* Orphée, *enseignant aux hommes le culte des Dieux.* Voyez T. III. p. 128.

V. *La Figure qui eſt à la tête du cinquième Livre & du quatrième Tome*; *repréſente* Circé *ſe donnant à* Ulyſſe; *qu'elle n'a pu transformer.* Voyez. T. IV. p. 304.



EMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT est bien ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre, il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature ; pas même l'homme : il le faut dreſſer pour lui,

comme un cheval de manége; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

Sans cela tout iroit plus mal encore, & notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné, dès sa naissance, à lui-même, parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la Nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les passans font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre & prévoyante mere (1), qui sus t'écarter

(1) La premiere éducation est celle qui importe le plus; & cette premiere éducation appartient incontestablement aux femmes: si l'Auteur de la Nature eût

de la grande route, & garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines. Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame

---

voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouve presque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours si occupées des biens & si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux meres. Cependant leur état est plus sûr que celui des peres; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins emportent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son pere, peut, en quelque sorte, être excusé: mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, sans doute, elles ont tort, mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent;

de ton enfant: un autre en peut marquer le circuit; mais toi ſeule y doit poſer la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir: elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter (2); & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race

---

en cela elle a raiſon: quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainſi qne des idées qu'elle exprime, il ſeroit hors d'état de leur faire entendre le beſoin qu'il auroit de leurs ſecours, & rien en lui ne leur manifeſteroit ce beſoin.

humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces: nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance: nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la Nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la Nature: l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne sera

jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la Nature ne dépend point de nous ; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards, celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyons vraiment les maîtres : encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition ; car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entierement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si tôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce qu'on peut faire à force de ſoins eſt d'approcher plus ou moins au but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel eſt ce but ? c'eſt celui même de la Nature; cela vient d'être prouvé. Puiſque le concours des trois éducations eſt néceſſaire à leur perfection, c'eſt ſur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de Nature a-t-il un ſens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la Nature ? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclination qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſéve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes.

Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles ; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ; d'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de Nature aux habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou

disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la Nature.

C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudroit tout rapporter; & cela se pourroit, si nos trois éducations n'étoient que différentes: mais que faire, quand elles sont opposées ? quand, au-lieu d'élever un homme pour lui-même, on veut l'élever pour les autres ? alors le concert est impossible. Forcé de combattre la Nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers: ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux (3). Cet inconvénient eſt inévitable, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique: mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde, régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui: il eſt l'unité numérique; l'entier abſolu qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil

(3) Auſſi les guerres des Républiques ſont-elles plus cruelles que celles des Monarchies. Mais ſi la guerre des Rois eſt modérée, c'eſt leur paix qui eſt terrible.

n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius; c'étoit un Romain: même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport,

ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pédarète ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois-cents; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois-cents hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit. Voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant... Vos cinq fils ont été tués... Vil Eſclave, t'ai-je demandé cela?.. Nous avons gagné la victoire... La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui, dans l'ordre civil, veut conſerver la primauté des ſentimens de la Nature, ne ſait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes pen-

chans

chans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un Bourgeois; ce ne ſera rien.

Pour être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement, & le ſuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige, pour ſavoir s'il eſt homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets néceſſairement oppoſés viennent deux formes d'inſtitutions contraires; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domeſtique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique? Liſez la république de Platon. Ce n'eſt point un ouvrage de politique, comme le penſent ceux qui ne jugent des livres que

par leurs titres. C'est le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimères, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eut mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Licurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus exister; parce qu'où il n'y a plus de patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en sais bien la raison, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissemens qu'on appelle Colléges *. Je ne compte pas non plus l'éducation du

* Il y a dans l'académie de Genève & dans l'Université de Paris des Professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, & que je crois très-capables de bien instruire

monde, parce que cette éducation, tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles, paroiſſant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations étant communes à tout le monde, n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mene ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

---

la jeuneſſe, s'ils n'étoient forcés de ſuivre l'uſage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on ſera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'eſt pas ſans remède.

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la Nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit, pour en juger, le voir tout formé ; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche : il faudroit, en un mot, connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches, après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire ? Beaucoup, ſans doute ; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoye ; mais ſi la mer eſt forte, & qu'on veuille reſter en place, il faut jeter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file, ou que ton ancre ne laboure, &

que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un Particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte, où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon père, l'éducation du moins avoit un but aſſuré; mais parmi nous, où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi, en élevant ſon fils pour le ſien, il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent.

Qu'on destine mon éleve à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens, la Nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre: il sera premierement homme; tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi: omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (4).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie, est, à mon gré, le mieux élevé: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire, en commençant

(4) Tuscul. V.

à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avoit-il chez les Anciens un autre sens, que nous ne lui donnons plus : il signifioit nourriture. *Educit obstetrix*, dit Varron, *educat nutrix*, *instituit pædagogus*, *docet magister* (5). Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction, sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues ; &, pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, & considérer dans notre éleve l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais chan-

(5) Non. Marcell.

ger, la pratique établie seroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siecle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprenrde à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez: on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misere, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte.

Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas, il faudra pourtant qu'il meure : & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer ; c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune, au moins eût-il vécu jusqu'à ce tems-là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le

coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une biere; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en paitrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable: & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être! il nous les faut façonnées au dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philosophes! Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant est-il sorti du sein » de la mere, & à peine jouit-il de la » liberté de mouvoir & d'étendre ses » membres, qu'on lui donne de nou» veaux liens. On l'emmaillotte, on » le couche la tête fixée & les jambes » allongées, les bras pendans à côté du » corps; il est entouré de linges & de » bandages de toute espece, qui ne lui » permettent pas de changer de situa-

» tion. Heureux, si on ne l'a pas serré » au point de l'empêcher de respirer, » & si on a eu la précaution de le cou- » cher sur le côté, afin que les eaux » qu'il doit rendre par la bouche puis- » sent tomber d'elles-mêmes ; car il » n'auroit pas la liberté de tourner la » tête sur le côté pour en faciliter l'é- » coulement (6) ».

L'enfant nouveau-né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long tems. On les étend, il est vrai : mais on les empêche de se mouvoir ; on assujettit la tête même par des têtieres : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'en-

(6) Hist. Nat. T. IV. p. 190. in-12.

ſant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs, empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître, & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays où l'on emmaillotte les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpece. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les

(7) Voyez la note 14 de la p. 99.

déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine: ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, sont des pleurs, je le crois bien: vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes, les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre! ils crient du mal que vous leur faites: ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable? d'un usage dénaturé. Depuis que les

meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers, pour qui la Nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté: mais, quand il est bien lié, on le jette dans un coin, sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas de preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambes, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps; &, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui, débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, savent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village?

Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes: & tandis que, ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet: la poitrine fortement comprimée, ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie: mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt-là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune

expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des Peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe, ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux; & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence? Les enfans ſont plus lourds; d'accord: mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir: comment s'eſtropieroient-ils? Si on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'allaiter leurs enfans, les femmes ceſſent

d'en vouloir faire; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mere est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait: on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours; & l'on tourne au préjudice de l'espece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie: on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, sur-tout les meres. Un mari qui ôseroit consentir que sa femme nourrît son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit

un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel. Heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux, ſi le tems que celles-ci gagnent n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux: mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes; & pour moi, je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins

d'une mere que de ſa mammelle ? D'autres femmes, des bêtes même pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere ; comment ſera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la Nature; & l'enfant mal ſoigné aura le tems de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pris pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre : c'eſt celui de partager le droit de mere ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car

où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au-lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles! Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe.

Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs : commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il ny a point de réſidence dans les familles, l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine : comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe ré-

former d'elles-mêmes, les ſentimens de la Nature ſe réveiller dans tous les cœurs; l'Etat va ſe peupler; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contre poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la Nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Diſcours ſuperflus! l'ennui même des plaiſirs du Monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé

d'être meres; elles ne le feront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles: aujourd'hui que l'ufage contraire eft établi, chacune auroit à combattre l'oppofition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné, & que les autres ne veulent pas fuivre.

Il fe trouve pourtant quelquefois encore de jeunes perfonnes d'un bon naturel, qui, fur ce point, ôfant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur fexe, rempliffent avec une vertueufe intrépidité ce devoir fi doux que la Nature leur impofe. Puiffe leur nombre augmenter par l'attrait des biens deftinés à celles qui s'y livrent! Fondé fur des conféquences que donne le plus fimple raifonnement, & fur des obfervations que je n'ai jamais vu démenties, j'ôfe promettre à ces dignes meres un attachement folide & conftant de la part de leurs maris, une

tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du Public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux les devoirs sont réciproques; & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere, avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître: Nous voila dès les premiers pas hors de la Nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au-lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de

la

la ſentir, et qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la Nature, elle écarte de lui les atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſervé un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls ſur ſa tête, et combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la Fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obſervez la Nature, et ſuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreu-

ves de toute espece; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre; des coliques aiguës leur donnent des convulsions; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger : la moitié des enfans qui naissent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, et si-tôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la regle de la Nature. Pourquoi la contrariez-vous? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins? Faire au-dehors ce qu'elle fait au dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger; &, au contraire, c'est y faire diversion;

c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens; à la faim, à la ſoif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger: mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme: les fibres du premier, molles et flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte

ſans expoſer ſa vie et ſa ſanté; et quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coûtés; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſur-tout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation ; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant qu'il y ſoit parvenu : car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance, en les multipliant ſur l'âge de raiſon ? Sont-ce-là les leçons du maître ?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même

de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que les maux phyſiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guères que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, et c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naiſſant, un enfant crie ; ſa premiere enfance ſe paſſe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiſer ; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faiſons ce qui lui plaît, ou nous en exigeons ce qui nous plaît : ou nous nous ſoumettons à ſes fantaiſies, ou nous les ſoumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes

premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; et quelquefois on le châtie, avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la Nature, et qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du ſien: et après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un Précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout

formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. Enfin, quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jeté dans le Monde; en y montrant son ineptie, son orgueil & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaine. On se trompe; c'est-là l'homme de nos fantaisies : celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle : conservez-là dès l'instant qu'il vient au monde. Si-tôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur systême : que des mains de l'un l'enfant passe dans

celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele suppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs....... Ah! les devoirs : sans doute le dernier est celui de pere (8)? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille; mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de santé pour être

(8) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau & avec un tel soin, qu'il quittoit tout pour être présent quand la nourrice, c'est à dire la mere le remuoit & le lavoit; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maître du Monde, qu'il avoit conquis et qu'il régissoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits-fils a écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit sans cesse autour de lui, on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems-là qui s'amusoient à de pareilles niaiseries; trop bornés, sans doute, pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands-hommes de nos jours.

nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés, dans des pensions, dans des couvens, dans des colléges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou, pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pouront être fort polis entr'eux; ils se traiteront en étrangers. Si-tôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, sitôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un pere quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens

à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain, qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire : je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera long-tems ſur ſa faute des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille ſi affairé, & forcé, ſelon lui, de laiſſer ſes enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent. Ne t'y trompe point : ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes; c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

On raiſonne beaucoup ſur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois (& celle-là ſeule en ſuppoſe beaucoup d'autres), c'eſt de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers ſi nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent ſans ſe montrer indigne de les faire : tel eſt celui de l'homme de guerre ; tel eſt celui de l'inſtituteur. Qui donc élevera mon enfant ?.... Je te l'ai déjà dit ; toi-même.... Je ne le peux.... Tu le peux ! Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre reſſource.

Un gouverneur ! ô quelle ame ſublime !... En vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme ſoi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercénaires !

Plus on y penſe, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour ſon éleve, que les domeſtiques euſſent été

élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit, d'éducation en éducation, remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas éte bien élevé lui-même?

Ce rare mortel est-il introuvable? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami: qu'il élève son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la Nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un, dont je ne connois que le rang, m'a fait propofer d'élever fon fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur fans doute; mais, loin de fe plaindre de mon refus, il doit fe louer de ma difcrétion. Si j'avois accepté fon offre, & que j'euffe erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : fi j'avois réuffi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié fon titre; il n'eût plus voulu être Prince.

Je fuis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, je fens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi, de quelque part qu'il me foit offert ; et l'intérêt de l'amitié même ne feroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens feront tentés de me faire cet offre, & je prie ceux qui pourroient l'être, de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un fuffifant effai de ce métier, pour être affuré que je n'y fuis

pas propre ; & mon état m'en difpenferoit, quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroiffent ne pas m'accorder affez d'eftime pour me croire fincere & fondé dans mes réfolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oferai du moins effayer de la plus aifée. A l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à ma plume ; & au-lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je fais que, dans les entreprifes pareilles à celle-ci, l'Auteur, toujours à fon aife dans des fyftêmes qu'il eft difpenfé de mettre en pratique, donne fans peine beaucoup de beaux préceptes impoffibles à fuivre, & que, faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de pratiquable refte fans ufage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un Eleve imaginaire, de me ſuppoſer l'âge, la ſanté, les connoiſſances, & tous les talens convenables pour travailler à ſon éducation, de la conduire depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus beſoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui ſe défie de lui de s'égarer dans des viſions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la ſienne ſur ſon Eleve; il ſentira bientôt, ou le lecteur ſentira pour lui, s'il ſuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées. Pour ne pas groſſir inutilement le livre, je me ſuis contenté de poſer les principes dont chacun devoit ſentir la vérité. Mais quant aux regles

qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parce que mes premieres maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon Eleve, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scène, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue, jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur ; je les ſuppoſe ; & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit poſſible ; qu'il pût devenir le compagnon de ſon Elève, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards ; mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'eſt trop : un même homme n'en peut faire qu'une :

s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire ; mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager ; & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déjà tout formé ; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme, à chaque lustre, peut changer d'Eleve ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le Précepteur, du Gouverneur ; autre folie : distinguez-vous le Disciple, de l'Eleve ? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans ; c'est celle des

devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience; parce qu'ils s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes ; il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Eleve, ſur-tout quand il s'agit d'un modele à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun, tel que je ſuppoſe mon Eleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes ; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes, le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait, pour arriver au même terme, celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant du pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident : car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Nègre ne vivra pas de même à Tornéa, ni un Samoyède au Benin. Il paroît encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux ex-

trêmes. Les Nègres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon Eleve puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord, les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat ; dans le Midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation ; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état, eſt celle qui lui convient le moins, & pour lui-même, & pour la ſociété. D'ailleurs, l'éducation na-

turelle doit rendre un hommage propre à toutes les conditions humaines : or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche, qu'un riche pour être pauvre ; car, à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au-lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens ; mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre con-

ſentement. Cette clauſe eſt eſſentielle; & je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entr'eux un objet commun. Si-tôt qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſi-tôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déjà : chacun fait ſon petit ſyſtême à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le Diſciple ne regarde le Maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance; le Maître ne regarde le Diſciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aſpirent de concert au moment de ſe voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entr'eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance; l'autre peu de docilité.

Mais quand ils ſe regardent comme

devant paſſer leurs jours enſemble, il leur importe de ſe faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils ſe deviennent chers. L'Éleve ne rougit point de ſuivre dans ſon enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le Gouverneur prend intérêt à des ſoins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à ſon Eleve eſt un fonds qu'il place au profit de ſes vieux jours.

Ce traité, fait d'avance, ſuppoſe un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & ſain. Un pere n'a point de choix, & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne: tous ſes enfans ſont également ſes enfans; il leur doit à tous les mêmes ſoins et la même tendreſſe. Qu'ils ſoient eſtropiés ou non, qu'ils ſoient languiſſans ou robuſtes, chacun d'eux eſt un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage eſt un contrat fait avec la Nature auſſi bien qu'entre les conjoints.

Mais

Mais quiconque s'impose un devoir que la Nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Éleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un Éleve toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes

pour un? Qu'un autre, à mon défaut, ſe charge de cet infirme, j'y conſens, & j'approuve ſa charité; mais mon talent à moi n'eſt pas celui-là: je ne ſais point apprendre à vivre à qui ne ſonge qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame: un bon ſerviteur doit être robuſte. Je ſais que l'intempérance excite les paſſions; elle exténue auſſi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produiſent ſouvent le même effet par une cauſe oppoſée. Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus, qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais, pour moi, de quelle maladie nous gué-

riſſent les Médecins : mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes ; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui, ne ſachant que faire de leur tems, le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles, celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici

ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſidérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes font ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même tems. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes, ſans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la Nature, nous ne

mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne-heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin: car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'art.

Cet art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres: il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance; il uſe la vie, au-lieu de la prolonger: & quand

il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece; puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur, & lui font désapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un Éleve qui n'ait pas besoin de tous ces gens-là, ou je le refuse. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avoit passé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de légeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que, n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Émile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je sais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard ; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit : que le Médecin triomphe ; mais sur-tout qu'il ne soit appellé qu'à l'extrémité.

Faute de savoir se guérir, que l'en-

ſant ſache être malade; cet art ſupplée à l'autre, & ſouvent réuſſit beaucoup mieux; c'eſt l'art de la Nature. Quand l'animal eſt malade, il ſouffre en ſilence & ſe tient coi: or, on ne voit pas plus d'animaux languiſſans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & ſur-tout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems ſeul auroit guéris! On me dira que les animaux, vivant d'une maniere plus conforme à la Nature, doivent être ſujets à moins de maux que nous. Hé! bien, cette maniere de vivre eſt préciſément celle que je veux donner à mon Éleve; il en doit donc tirer le même profit.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiene. Encore l'hygiene eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme: le travail aiguiſe ſon appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Pour savoir quel régime est le plus utile à la vie & à la santé, il ne faut que savoir quel régime observent les Peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus long-tems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie; par cela même que cet art n'est pas utile, il est nuisible; puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime.

Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que perſonne d'en tirer la concluſion.

Voilà mes raiſons pour ne vouloir qu'un Éleve robuſte & ſain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la ſanté; c'eſt ce que perſonne ne diſpute: les exemples des plus longues vies ſe tirent preſque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont ſupporté le plus de fatigue & de travail *. Je n'entrerai pas, non

* En voici un exemple tiré des papiers Anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon ſujet.

« Un Particulier nommé *Patrice Oneil*, né en » 1647, vient de ſe remarier en 1760 pour la ſeptie- » me fois. Il ſervit dans les Dragons la dix-ſeptieme » année du regne de Charles II, & dans différens » corps juſqu'en 1740 qu'il obtint ſon congé. Il a fait » toutes les Campagnes du Roi Guillaume & du Duc » de Marlboroug. Cet homme n'a jamais bu que de » la bierre ordinaire; il s'eſt toujours nourri de végé-

plus, dans de longs détails ſur les ſoins que je prendrai pour ce ſeul objet. On verra qu'ils entrent ſi néceſſairement dans ma pratique, qu'il ſuffit d'en prendre l'eſprit pour n'avoir pas beſoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les beſoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mere conſent à remplir ſon devoir, à la bonne heure; on lui donnera ſes directions par écrit: car cet avantage a ſon contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de ſon Éleve. Mais il eſt à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'eſtime pour celui à qui elle veut bien confier un dé-

---

» taux & n'a mangé de la viande que dans quelques » repas qu'il donnoit à ſa famille. Son uſage a toujours été de ſe lever & de ſe coucher avec le Soleil, » à moins que ſes devoirs ne l'en aient empêché. Il » eſt à préſent dans ſa cent-treizieme année, entendant » bien, ſe portant bien, & marchant ſans canne. » Malgré ſon grand âge, il ne reſte pas un ſeul moment oiſif, & tous les Dimanches il va à ſa Paroiſſe, » accompagné de ſes enfans, petits-enfans & arriere-petits-enfans. »

pôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du Maître; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce sont les richesses qui les corrompent; &, par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? Que la meilleure est toujours celle qui l'a mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un accoucheur pour celle d'Émile; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un Chirurgien; mais à coup

sûr je serai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que son avarice.

Ce choix n'est point un si grand mystere; les regles en sont connues: mais je ne sais si l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait aussi bien qu'à sa qualité. Le nouveau lait est tout-à-fait séreux; il doit presqu'être apéritif pour purger les restes du *meconium* épaissi dans les intestins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la consistance & fournit une nourriture plus solide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'est sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute espece la Nature change la consistance du lait selon l'âge du nourrisson.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le sais: mais si-tôt qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras pour

bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps: l'intempérie des paſſions peut, comme celle des humeurs, altérer ſon lait; de plus, s'en tenir uniquement au phyſique, c'eſt ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaiſe; un bon caractere eſt auſſi eſſentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuſe, je ne dis pas que ſon nourriſſon contractera ſes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec ſon lait, des ſoins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté? Si elle eſt gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté ſon lait; ſi elle eſt négligente ou emportée, que va devenir à ſa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni ſe défendre, ni ſe plaindre? Jamais, en quoi que ce puiſſe

être, les méchans ne ſont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que ſon nourriſſon ne doit point avoir d'autre Gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que ſon Gouverneur. Cet uſage étoit celui des Anciens, moins raiſonneurs & plus ſages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur ſexe, les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes ſont des nourrices. Il eſt impoſſible qu'un enfant qui paſſe ſucceſſivement par tant de mains différentes, ſoit jamais bien élevé. A chaque changement, il fait de ſecrettes comparaiſons qui tendent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'autorité

de l'âge eſt perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres ſupérieurs que ſon pere & ſa mere, ou, à leur défaut, ſa nourrice & ſon Gouverneur : encore eſt-ce déja trop d'un des deux; mais ce partage eſt inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, eſt que les perſonnes des deux ſexes qui le gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte, que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus ſubſtantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, eſt toujours dangereux pour la ſanté; & puiſque ſon régime ordinaire l'a laiſſé ou rendu ſaine & bien conſtituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les Payſannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal

paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourriſſons Bourgeois, on leur donne des pot-au-feux, perſuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſont plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt guère étonnant; puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers; ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, eſt une ſubſtance végétale (10); ſon analyſe le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi; les louves même paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait; reſte à examiner celui des eſ-

de donner aucun veſtige d'alcali volatil, comme font les ſubſtances animales, il donne, comme les plantes, un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſevreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſevreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je ſuis fort éloigné de

---

peces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

regarder le lait aigri comme une nourriture mal-ſaine : des peuples entiers, qui n'en ont point d'autre, s'en trouvent fort bien ; & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable ; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé ; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, qui-

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail, qui ne vivroit que de bouillon, dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

conque mange du lait digere du fromage; cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la présure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espece. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe : c'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les regles de votre cuisine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11).

(11) Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pythagoricien, pourront consulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi son adversaire, ont faits sur cet important sujet.

Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice ? il y a de la contradiction à cela.

C'est sur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate & molle, il pénetre par tous les pores, il affecte puissamment ces corps naissans, il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne serois donc pas d'avis qu'on tirât une Paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mere, il habitera sa maison rustique, & son Gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce Gouverneur n'est pas un homme à gages; c'est l'ami du pere. Mais quand cet ami ne se

trouve pas; quand ce transport n'est pas facile ; quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on ?... Je vous l'ai déjà dit ; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmillieres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeau. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espece humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégénerent ; il faut les renouveller, & c'est

toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal-ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville; elles devroient faire tout le contraire; celles ſur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs attachés aux devoirs de la Nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement, on lave l'enfant avec quelque eau tiède où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu néceſſaire. Comme la Nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de Peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon: mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans; leur mal-propreté en montre le beſoin: quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme, pour ne pas les expoſer, il importe que

cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermomètre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi, ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidère, non-ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les degrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui, étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le remper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres : vous les verrez se

(12) On étouffe les enfans dans les villes, à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en sont encore à savoir que l'air froid, loin de leur faire du mal, les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fièvre & les tue.

(13) Je dis *un berceau* pour employer un mot usité, faute d'autre; car, d'ailleurs, je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, & que cet usage leur est souvent pernicieux.

renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ferez étonné de la différence de leur progrès (14).

On doit s'attendre à de grandes op-

(14) « Les anciens Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large; lorsqu'ils » les en tiroient, ils les mettoient en liberté dans un » trou fait en terre & garni de linges, dans lequel ils » les descendoient jusqu'à la moitié du corps; de cette » façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient » mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré » sans tomber & sans se blesser : dès qu'ils pouvoient » faire un pas, on leur présentoit la mammelle d'un » peu loin, comme un appât pour les obliger à marcher. Les petits Nègres sont quelquefois dans une » situation bien plus fatiguante pour tetter; ils embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux » & leurs pieds, & ils la serrent si bien, qu'ils peuvent » s'y soutenir sans le secours des bras de la mere; ils » s'attachent à la mammelle avec leurs mains, & ils » la sucent constamment sans se déranger & sans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere, » qui, pendant ce tems, travaille à son ordinaire. Ces » enfans commencent à marcher dès le second mois, » ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains : » cet exercice leur donne pour la suite la facilité de » courir dans cette situation presque aussi vîte que s'ils » étoient sur leurs pieds. » *Hist. Nat. T. IV.* in-12, *page* 192.

A ces exemples, M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez aussi la Loubere, Voyage de Siam; le Sieur le Beau, Voyage

positions de la part des nourrices à qui l'enfant bien garotté donne moins de peines que celui qu'il faut veiller incessamment. D'ailleurs, sa mal-propreté devient plus sensible dans un habit ouvert ; il le faut nettoyer plus souvent. Enfin, la coutume est un argument qu'on ne refutera jamais en certains pays au gré du Peuple de tous les états.

Ne raisonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aisés dans la pratique les soins que vous aurez prescrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépérisse point, le reste n'importe guère : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naissant l'en-

---

du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, si j'avois besoin de confirmer ceci par des faits.

ſant eſt déjà Diſciple, non du Gouverneur, mais de la Nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier Maître, & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit; épie avec vigilance la premiere lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

Nous naiſſons capables d'apprendre, mais ne ſachant rien, ne connoiſſant rien. L'ame enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le ſentiment de ſa propre exiſtence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effets purement méchaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût, à ſa naiſſance, la ſtature & la force d'un homme fait; qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme

Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme enfant feroit un parfait imbécile, un automate, une ftatue immobile & prefque infenfible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perfonne, il ne fauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit befoin de voir. Non-feulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du fens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne feroient point dans fes yeux, les fons ne feroient point dans fes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne feroient point fur le fien ; il ne fauroit pas même qu'il en a un ; le contact de fes mains feroit dans fon cerveau ; toutes fes fenfations fe réuniroient dans un feul point ; il n'exifteroit que dans le commun *fenforium*, il n'auroit qu'une feule idée, favoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes fes fenfations, & cette idée, ou plutôt ce fentiment feroit la

ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme, formé tout-à-coup, ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place comme une pierre, ou remper & ſe traîner comme un jeune chien.

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tout développés, qu'il n'auroit par conſéquent ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des

enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ordre & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fût à-peu-près l'état primitif d'ignorance & de stupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire: voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se

trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffera jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil : combien j'en ai déjà paſſés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répete : l'éducation de l'homme commence à ſa naiſſance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'inſtruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoît ſa nourrice, il a déjà beaucoup acquis. On ſeroit ſurpris des connoiſſances de l'homme le plus groſſier, ſi l'on ſuivoit ſon progrès depuis le moment où il eſt né juſqu'à celui où il eſt parvenu. Si l'on partageoit toute la ſcience humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux ſavans, celle-ci ſeroit très-petite en comparaiſon de l'autre ; mais nous ne ſongeons guère aux acquiſitions géné-

rales, parce qu'elles ſe font ſans qu'on y penſe & même avant l'âge de raiſon ; que d'ailleurs le ſavoir ne ſe fait remarquer que par ſes différences ; & que, comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes ſe comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des ſens, il faut qu'ils apprennent à en faire uſage : ils ont des beſoins, il faut qu'ils aprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à vôler. Les quadrupèdes, qui ſe tiennent ſur leurs pieds dès leur naiſſance, ne ſavent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce ſont des eſſais mal aſſurés : les Serins échappés de leurs cages ne ſavent point vôler, parce qu'ils n'ont jamais vôlé. Tout eſt inſtruction pour les êtres animés & ſenſibles. Si les plantes avoient un mouvement progreſſif, il faudroit qu'elles euſſent des ſens & qu'elles acquiſſent

des connoiſſances : autrement les eſpeces périroient bientôt.

Les premieres ſenſations des enfans ſont purement affectives ; ils n'apperçoivent que le plaiſir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe former peu-à-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions & des figures, le retour des ſenſations affectives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude : on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere, & ſi elle leur vient de côté, prendre inſenſiblement cette direction ; en ſorte qu'on doit avoir ſoin de leur oppoſer le viſage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut auſſi qu'ils s'habituent

de bonne heure aux ténebres; autrement, ils pleurent & crient ſi-tôt qu'ils ſe trouvent à l'obſcurité. La nourriture & le ſommeil, trop exactement meſurés, leur deviennent néceſſaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le deſir ne vient plus du beſoin, mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau beſoin à celui de la Nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La ſeule habitude qu'on doit laiſſer prendre à l'enfant, eſt de n'en contracter aucune; qu'on ne le porte pas plus ſur un bras que ſur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à préſenter une main plutôt que l'autre, à s'en ſervir plus ſouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir reſter ſeul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de ſa liberté & l'uſage de ſes forces, en laiſſant à ſon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de

lui-même, & de faire en toute chose sa volonté, si-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si foible, qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux, sans en être affecté, détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maisons propres, où l'on ne souffre point d'araignées, ont peur des araignées, & cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vû de paysans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à

voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bisarres; mais peu-à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a point d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus

qu'on l'effraye avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi? Précisément ce que fait Hector; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille, on ne s'en tiendroit pas là; on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit, en riant, sur sa propre tête; si toutefois la main d'une femme ôsoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Émile au bruit d'une arme à feu? Je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque & passagere, cette espece d'éclair le réjouit; je répete la

même chose avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoûte au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boëtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouïe. Autrement, cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente & ménagée, on rend l'homme & l'enfant intrépides à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui

offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude ; elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant (15), écoutant, ſurtout en comparant la vue au toucher,

---

(15) L'odorat eſt de tous les ſens celui qui ſe développe le plus tard dans les enfans ; juſqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils ſoient ſenſibles ni aux bonnes ni aux mauvaiſes odeurs ; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'inſenſibilité qu'on remarque dans pluſieurs animaux.

en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu; afin de lui apprendre à juger des diſtances.

Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît ; car si-tôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause : ce changement est remarquable, & demande explication.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables, ils en jouissent en silence ; quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence ; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'ils y avoit une Langue naturelle &

commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette Langue n'est pas articulée ; mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette Langue : elles entendent tout ce que disent leurs nourriçons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots son parfaitement inutiles ; ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans des foibles mains des enfans ; il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal

formées ont déjà d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces; l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris; s'il a faim ou ſoif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a beſoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure;

s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa maniere d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses ; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire ; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné, on flatte l'enfant pour le faire

taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disois : ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois, le malheureux suffoquoit de colere, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus : tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison àrdent tombé par

hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens excessifs. Boerrhave pense que leurs maladies sont, pour la plupart, de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse, & le systême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons

ſons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, ſont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuſtes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant ſans ceſſe: mais il faut ſonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfans ſont des prieres: ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la Nature, & l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de dé-

mêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître; ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi, quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion

qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

L'Abbé de Saint-Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propoſitions ont leur vérité comme ſentences; comme principes, elles ont beſoin d'éclairciſſement: mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuſte, il diſoit une choſe abſolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleſſe, l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon: celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-

après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience, qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela? D'abord la Philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter,

rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance, jointe aux mêmes passions, produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? & où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle

eſt ſurabondante & s'étend au-dehors; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe : il ſuffit qu'il change l'état des choſes; & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſi-tôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomp-

tables; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la Nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie: ainsi succede la fantaisie au besoin; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point, où l'on

quitte la route de la Nature: voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la Nature: il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut, dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point, quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la Nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent point dissimuler,

on diſtingue dans leurs deſirs ce qui vient immédiatement de la Nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'eſprit de ces regles eſt d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laiſſer plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainſi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs deſirs à leurs forces, ils ſentiront peu la privation de ce qui ne ſera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raiſon nouvelle & très-importante pour laiſſer les corps & les membres des enfans abſolument libres, avec la ſeule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleſſer.

Infailliblement un enfant, dont le corps & les bras ſont libres, pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les beſoins phyſiques, ne pleure que quand

il souffre, & c'est un très-grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours; & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique: cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on se tourmentera moins pour les faire taire: menacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans, qu'en s'empressant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes; & ma preuve est

que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire, il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bons à tant de choses ? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir, qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent, s'épuisent & se tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, & qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la Nature, mais de la Nourrice, qui, pour

n'en ſavoir endurer l'importunité, la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer, eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art; &, bien ménagé, il eſt très-utile; mais il eſt de la derniere importance

que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse, sans croire qu'on songe à lui : or, voilà sur quoi toutes les Nourrices sont maladroites.

On sevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les sevrer est indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption est communément pénible & douloureuse. Par un instinct machinal, l'enfant porte alors fréquemment à sa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On pense faciliter l'opération, en lui donnant pour hochet quelque corps dur, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on se trompe. Ces corps durs, appliqués sur les gencives, loin de les ramollir, les rendent cailleuses, les endurcissent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'instinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naissantes sur des cailloux,

ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cèdent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien, pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des criſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot, dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de régliſſe qu'il peut ſucer et mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de ſaburre & conviennent mal à notre

eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté ; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée, une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher ; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires, mêlés avec les alimens, en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans

le pays des *Grisses*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche, ils en avaleroient enfin quelque peu; leurs dents se trouveroient sorties; & ils se trouveroient sevrés presque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Paysans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, & l'on ne les sevre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naissance; on leur parle non-seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe, encore engourdi, ne se prête que peu-à-peu aux imitations des sons qu'on leur dicte, & il n'est pas même assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la Nourrice amuse l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés; mais je désapprouve qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paro-

les inutiles, auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment, ne se rapportassent qu'à des objets sensibles, qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne pense. L'Ecolier écoute en classe le verbiage de son Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de sa Nourrice. Il me semble que ce seroit l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule; quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers discours des enfans. Quoi qu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la

même maniere, & toutes les ſpéculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainſi dire, une grammaire de leur âge, dont la ſyntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & ſi l'on y faiſoit bien attention, l'on ſeroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils ſuivent certaines analogies, très-vicieuſes, ſi l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne ſont choquantes que par leur dureté, ou parce que l'uſage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par ſon pere, pour lui avoir dit: *mon pere, irai je-t-y*? Or, on voit que cet enfant ſuivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puiſqu'on lui diſoit: *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit: *irai-je-t-y*? Remarquez, de plus, avec quelle adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je*? Eſt-ce la faute du pauvre enfant,

ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions que faire ? C'est une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſurperflus, de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne ſe plaiſent avec perſonne, autant qu'avec vous, & ſoyez sûrs qu'inſenſiblement leur langage s'épurera ſur le vôtre, ſans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance, & qu'il n'eſt pas moins aiſé de prévenir, eſt qu'on ſe preſſe trop de les faire parler, comme ſi l'on avoit peur qu'ils n'appriſſent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empreſſement indiſcret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en

parlent plus tard, plus confusément: l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent, les dispense de bien articuler; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entr'eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Paysans, & n'en ouïs jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? Les organes des Paysans sont-ils autrement construits que les nôtres? Non; mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'en tire souvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me

trompe ſur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience ; les urbains qui me viennent voir, & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que, juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des Villes, élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre ; ſitôt qu'ils remuent les lèvres, on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, &, à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire, plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſes. Une Payſanne n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'ap-

prendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs, les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, & à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un Paysan, la honte peut l'empêcher de répondre; mais ce qu'il dit, il le dit nettement; au-lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprète à l'enfant de la Ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (16).

---

(16) Ceci n'est pas sans exception; souvent les enfans qui se font d'abord le moins entendre deviennent

En grandiſſant, les garçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les Colleges, & les filles dans les Couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des Payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris: car, en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal; en récitant, c'eſt pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort,

---

enſuite les plus étourdiſſans, quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties, je ne finirois pas; tout lecteur ſenſé doit voir que l'excès & le défaut, dérivés du même abus, ſont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſéparables: *toujours aſſez*; & *jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

ils traînent & allongent leurs ſyllables : il n'eſt pas poſſible que, quand la mémoire vacille, la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la Prononciation. On verra ci-après que mon Émile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut; qu'en prononçant trop exactement, ils ont les articulations fortes & rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choiſiſſent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuſe que l'autre, attendu que, la premiere loi du diſcours étant de ſe faire entendre, la plus grande faute qu'on puiſſe faire, eſt de parler ſans être entendu.

Se

Se piquer de n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole. C'eſt peut-être pour cela que les gens biens élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'accent proſcrit, ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque, ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien, eſt ce qui rend généralement l'abord du François repouſſant & déſagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage

qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans, ne ſont rien; on les prévient ou on les corrige avec la plus grande facilité: mais ceux qu'on leur fait contracter, en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en impoſera guère au Peuple dans une émeute. Enſeignez premierement aux enfans à parler aux hommes; ils ſauront bien parler aux femmes, quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégaiement des enfans de la Ville; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions, ni le ton du Village, ou du

moins ils les perdront aisément, lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement, préviendra ou effacera par la correction de son langage l'impression du langage des Paysans. Emile parlera un François tout aussi pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela, le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté, est encore une sorte d'empire; & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous

ſuffiſe de pourvoir très-attentivement au néceſſaire ; c'eſt à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'eſt pas. Bien moins encore faut-il ſe hâter d'exiger qu'il parle : il ſaura bien parler de lui-même, à meſure qu'il en ſentira l'utilité.

On remarque, il eſt vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais ſi diſtinctement que les autres ; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ont parlé tard, que l'organe reſte embarraſſé, c'eſt, au contraire, parce qu'ils ſont nés avec un organe embarraſſé ; qu'ils commencent tard à parler ; car, ſans cela, pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres? Ont-ils moins l'occaſion de parler, & les y excite-t-on moins? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on ſe tourmente beaucoup plus à les faire balbutier, que ceux qui ont articulé de meilleure

heure; & cet empreſſement mal entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on preſſe trop de parler, n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer, ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire: au lieu que, quand on les laiſſe aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux ſyllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque ſignification qu'on entend par leurs geſtes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres: cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point preſſés de s'en ſervir, ils commencent par bien obſerver quel ſens vous leur donnez; & quand ils s'en ſont aſſurés, ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'eſt pas que les premiers diſcours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils diſent, n'aient aucun ſens pour eux, mais qu'ils aient un autre ſens que le nôtre, ſans que nous ſachions nous en appercevoir; en ſorte que, paroiſſant nous répondre fort exactement, ils nous parlent ſans nous entendre & ſans que nous les entendions. C'eſt pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'eſt dûe la ſurpriſe où nous jettent quelquefois leurs propos, auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable ſens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cauſe de leurs premieres erreurs; & ces erreurs, même après qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit

pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion, dans la suite, d'éclaircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les Paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la ville, est que leur dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font presque tout à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher à-peu-près dans le même tems. C'est ici proprement la premiere époque de sa vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il étoit dans le sein de sa mere; il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensa-

tions; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (17).

---

(17) Ovid. Triſt. I 3.

Fin du premier Livre





EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'EST ici le ſecond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans & puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler*; d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre Langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à

parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel ; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la douleur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer ? S'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit : *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure, je ne vais point à lui; j'y cours, ſi-tôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jeter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens ; il n'y a point d'autre convention

pour eux : quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très-rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts ; au-lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure ; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter ſa ſenſibilité. Au fond, c'eſt moins le coup, que la crainte, qui tourmente, quand on s'eſt bleſſé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoiſſe ; car très-ſûrement il jugera de ſon mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le conſoler, le plaindre, il s'eſtimera perdu : s'il me voit garder mon ſang-froid, il reprendra bientôt le ſien, & croira le mal guéri, quand il ne le ſentira plus. C'eſt à

cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de légeres douleurs, on apprend par dégrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne se blesse, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais, & qu'il grandît sans connoître la douleur. Souffrir est la premiere chose qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. Il semble que les enfans ne soient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons sans danger. Si l'enfant tombe de son haut, il ne se cassera pas la jambe; s'il se frappe avec un bâton, il ne se cassera pas le bras; s'il saisit un fer tranchant, il ne serrera guères, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté se tuer, s'estropier, ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrettement exposé sur des lieux

élevés, ou ſeul autour du feu, ou qu'on n'ait laiſſé des inſtrumens dangereux à ſa portée. Que dire de ces magaſins de machines, qu'on raſſemble autour d'un enfant, pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, juſqu'à ce que, devenu grand, il reſte à ſa merci, ſans courage & ſans expérience, qu'il ſe croye mort à la premiere piqûure, & s'évanouiſſe en voyant la premiere goutte de ſon ſang?

Notre manie enſeignante & pédanteſque eſt toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu ſeuls leur enſeigner. Y a-t-il rien de plus ſot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme ſi l'on en avoit vu quelqu'un, qui, par la négligence de ſa nourrice, ne sût pas marcher étant grand? Combien voit-on de gens, au contraire, marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou, du moins, dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux: il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de blessures. Mon Eleve aura souvent des contusions; en revanche il sera toujours gai: si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisiere étant petits; c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

de leur force. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un beſoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force ſe développe la connoiſſance qui les met en état de la diriger. C'eſt à ce ſecond degré que commence proprement la vie de l'individu: c'eſt alors qu'il prend la conſcience de lui-même. La mémoire étend le ſentiment de l'identité ſur tous les momens de ſon exiſtence; il devient véritablement un, le même, & par conſéquent déja capable de bonheur ou de miſere. Il importe donc de commencer à le conſidérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on aſſigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'eſt plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands riſques de la vie ſont dans ſon commencement; moins on a vécu,

moins on doit espérer de vivre. Des enfans qui naissent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adolescence, & il est probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espece, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais? Quand je supposerois cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assurés que tant de soins leur seront jamais utiles? L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son

bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir: soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'Humanité? Aimez l'enfance; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge, où le rire est toujours sur les lèvres, & où l'ame est toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouissance d'un tems si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont ils ne sau-

roient abuser? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la Nature leur donne: aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi! J'entends de loin les clameurs de cette fausse sagesse qui nous jette incessamment hors de nous, qui compte toujours le présent pour rien, & poursuivant sans relâche un avenir qui fuit à mesure qu'on avance, à force de nous transporter où nous ne sommes pas, nous transporte où nous ne serons jamais.

C'est, me répondrez vous, le tems de corriger les mauvaises inclinations

de l'homme ; c'eſt dans l'âge de l'enfance, où les peines ſont le moins ſenſibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raiſon. Mais qui vous dit que tout cet arrangement eſt à votre diſpoſition, & que toutes ces belles inſtructions dont vous accablez le foible eſprit d'un enfant, ne lui feront pas un jour plus pernicieuſes qu'utiles ? Qui vous aſsûre que vous épargnez quelque choſe par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que ſon état n'en comporte, ſans être sûr que ces maux préſens ſont à la décharge de l'avenir ? & comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos ſoins malentendus, bien plus que de la Nature ? Malheureuſe prévoyance, qui rend un être actuellement miſérable ſur l'eſpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Que ſi ces raiſonneurs

vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diſtinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a ſa place dans l'ordre des choſes; l'enfance a la ſienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut conſidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Aſſigner à chacun ſa place & l'y fixer, ordonner les paſſions humaines ſelon la conſtitution de l'homme, eſt tout ce que nous pouvons faire pour ſon bien-être. Le reſte dépend de cauſes étrangeres qui ne ſont point en notre pouvoir.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans

un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous ; mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines ; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances, voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif ; on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible dont les facultés égaleroient les deſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur?

Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés, car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables: mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ſubordonné.

C'eſt ainſi que la Nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les deſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatiſfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réſerve au fond de ſon ame, pour s'y développer au beſoin. Ce n'eſt que

dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se rencontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vîte qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir, s'aggrandit, s'étend sans cesse: ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus

la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout : car la misere ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on: j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune; & c'est uniquement de la pratique dont il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de *foi-*

blesse

blesse indique un rapport, un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort: celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion; fût-il un Conquérant, un Héros; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut sa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très-fort, quand il se contente d'être ce qu'il est: il est très-foible, quand il veut s'élever au-dessus de l'Humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile: nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse; car nous ne la sentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misere? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin (2), naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est

(2) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

dur de mourir, ſans doute; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui, prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le cri-

me, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remedes : mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la Nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort ; mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

Tout n'eſt que folie & contradiction dans les inſtitutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à meſure qu'elle perd de ſon prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprets qu'ils ont faits pour en jouir; à ſoixante ans il eſt bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour ſe conſerver qu'autant que les moyens en ſont en ſon pouvoir; ſi-tôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la Nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre.

Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entière que la premiere.

La prévoyance! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place ou nous n'arriverons point; voilà la véritable source de toutes nos miseres. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sûr! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout, les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous: no-

tre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris?

Eſt-ce la Nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier; enſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant; ſa préſence inſpire la joie; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être: il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte;

l'homme heureux la regarde ; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre, il la lit. A l'inſtant ſon air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? quel crime t'a-t-il fait commettre ? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre ſe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jetée au feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me ſemble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien ; mais il ne le ſentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire. J'entends ; la ſanté, la gaieté, le bien-être, le contentement d'eſprit ne ſont plus que des viſions ! Nous n'exiſtons

plus où nous ſommes, nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas! eſt-ce la peine d'avoir une ſi grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reſte?

O homme! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi, & tu ne ſeras plus miſérable. Reſte à la place que la Nature t'aſſigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire ſortir: ne regimbe point contre la dure loi de la néceſſité, & n'épuiſe pas, à vouloir lui réſiſter, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiſtence, mais ſeulement pour la conſerver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auſſi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reſte n'eſt qu'eſclavage, illuſion, preſtige. La domination même eſt ſervile, quand elle tient à l'opinion: car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les

conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut voir par

---

(3) Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh! quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle en secret!

les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples ſont mes Sujets, dis-tu fierement. Soit; mais toi, qu'es-tu? le ſujet de tes Miniſtres: & tes Miniſtres, à leur tour, que ſont-ils? les Sujets de leurs Commis, de leurs Maîtreſſes, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Edits, multipliez les Eſpions, les Soldats, les Bourreaux, les Priſons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela? Vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens, d'où il ſuit, que le premier de tous les

biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les règles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il avoit ſur ſes propres forces, mais ſur-tout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort & ſi l'enfant eſt un être foible, ce n'eſt pas parce que le premier a plus de force abſolue que le ſecond, mais c'eſt parce que le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies;

mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La Nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres: mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil, y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore, en exigeant de lui ce que la Nature n'exigeoit pas; en soumettant à leurs volontés, le peu de force qu'il a pour servir les siennes; en changeant, de part ou d'autre, en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place; mais l'enfant qui ne connoît pas la

ſienne, ne ſauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille iſſues pour en ſortir; c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'eſt pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe, & non qu'il en ſouffre; il faut qu'il dépende, & non qu'il obéiſſe; il faut qu'il demande, & non qu'il commande. Il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins, & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui eſt utile, ce qui peut contribuer ou nuire à ſa conſervation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

Avant que les préjugés & les inſtitutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans, ainſi que des hommes, conſiſte dans l'uſage de leur liberté; mais cette liberté, dans les premiers, eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut, eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-

même; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de la Nature. Quiconque fait ce qu'il veut, n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de Nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous, ne pouvant plus ſe paſſer des autres, redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois, ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas, s'ils étoient hommes faits.

Ces conſidérations ſont importantes, & ſervent à réſoudre toutes les contradictions du ſyſtême ſocial. Il y a deux ſortes de dépendances. Celle

des choſes, qui eſt de la Nature; celle des hommes, qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes, étant déſordonnée (4), les engendre tous, & c'eſt par elle que le Maître & l'Eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des Nations pouvoient avoir, comme celles de la Nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état

---

(4) Dans mes principes du droit politique, il eſt démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le ſyſtême ſocial.

naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes; vous aurez ſuivi l'ordre de la Nature dans le progrès de ſon éducation. N'offrez jamais à ſes volontés indiſcrettes que des obſtacles phyſiques ou des punitions qui naiſſent des actions mêmes, & qu'il ſe rappelle dans l'occaſion: ſans lui défendre de mal faire, il ſuffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuiſſance doivent ſeules lui tenir lieu de loix. N'accordez rien à ſes deſirs, parce qu'il le demande; mais parce qu'il en a beſoin. Qu'il ne ſache ce que c'eſt qu'obéiſſance, quand il agit; ni ce que c'eſt qu'empire, quand on agit pour lui. Qu'il ſente également ſa liberté dans ſes actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant préciſément qu'il en a beſoin pour être

libre, & non pas impérieux; qu'en recevant vos ſervices avec une ſorte d'humiliation, il aſpire au moment où il pourra s'en paſſer, & où il aura l'honneur de ſe ſervir lui-même.

La Nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de reſter, quand il veut aller; ni d'aller, quand il veut reſter en place. Quand la volonté des enfans n'eſt point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils ſautent, qu'ils courent, qu'ils crient, quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens ſont des beſoins de leur conſtitution qui cherche à ſe fortifier: mais on doit ſe défier de ce qu'ils deſirent, ſans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres ſont obligés de faire pour eux. Alors il faut diſtinguer avec ſoin le vrai beſoin, le beſoin naturel, du beſoin de fantaiſie qui commence à naître, ou de

celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire, quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que, dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, &, que pour l'obtenir plus vîte, ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir & faire auſſi-tôt ce qu'il demande: mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre: il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'ôſe leur réſiſter: leurs enfans n'ont ni tons, ni tours ſuppliaus; ils ſont auſſi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* ſignifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* ſignifie *je vous ordonne*. Admirable politeſſe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le ſens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne ſoit groſſier qu'arrogant,

j'aime heaucoup mieux qu'il dise, en priant, *faites cela*, qu'en commandant *je vous prie.* Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espèce de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes, dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la Nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la

confidération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas: car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédommage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laiffe expofé. Je vois de petits poliffons jouer fur la neige, violets, tranfis & pouvant à peine remuer des doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; fi on les y forçoit, ils fentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne fente celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant miférable, en ne l'expofant qu'aux incommodités qu'il veut bien fouffrir? Je fais fon bien dans le moment préfent, en le laiffant libre; je fais fon bien dans l'avenir, en l'armant contre les maux qu'il doit fupporter. S'il avoit le choix d'être mon Éleve ou le vôtre, penfez-vous qu'il balancât un inftant?

Concevez-vous quelque vrai bon-

heur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution ? & n'eſt-ce pas ſortir l'homme de ſa conſtitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de ſon eſpece ? Oui, je le ſoutiens ; pour ſentir les grands biens, il faut qu'il connoiſſe les petits maux ; telle eſt ſa nature. Si le phyſique va trop bien, le moral ſe corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriſſement de l'Humanité, ni la douceur de la commiſération ; ſon cœur ne ſeroit ému de rien, il ne ſeroit pas ſociable, il ſeroit un monſtre parmi ſes ſemblables.

Savez-vous quel eſt le plus sûr moyen de rendre votre enfant miſérable ? c'eſt de l'accoutumer à tout obtenir ; car ſes deſirs croiſſant inceſſamment par la facilité de les ſatisfaire, tôt ou tard l'impuiſſance vous forcera, malgré vous, d'en venir au

refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vôle; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: à moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens, le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves: & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose, lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de

de rébellion ; toutes les raiſons qu'on lui donne dans un âge incapable de raiſonnement, ne ſont, à ſon gré, que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaiſe volonté : le ſentiment d'une injuſtice prétendue aigriſſant ſon naturel, il prend tout le monde en haine, & ſans jamais ſavoir gré de la complaiſance, il s'indigne de toute oppoſition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainſi dominé par la colere, & dévoré des paſſions les plus iraſcibles, puiſſe jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'eſt un Deſpote ; c'eſt à la fois le plus vil des eſclaves, & la plus miſérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maiſon d'un coup d'épaule ; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient ſur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris

ſans vouloir écouter perſonne, auſſitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empreſſoit vainement à leur complaire ; leurs deſirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obſtinoient aux choſes impoſſibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obſtacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils paſſoient les jours à crier, à ſe plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foibleſſe & la domination réunies n'engendrent que folie & miſere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer ; ils auront bien à fouetter & à battre, avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent miſérables dès leur enfance, que ſera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & ſe multiplier ? Accoutumés

à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise, en entrant dans le monde, de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries ; ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état, ni leurs forces ; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent ; ils deviennent lâches, craintifs, rempans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la regle primitive. La Nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévere, une voix rude & menaçante pour se

faire redouter? Je comprends que le rugiſſement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant ſa terrible hure: mais ſi jamais on vit un ſpectacle indécent, odieux, riſible, c'eſt un Corps de Magiſtrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, proſternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponſe.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, de ſoins, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas qu'il ne montre une figure ſi douce & un air ſi touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe, & s'empreſſe à le ſecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout

ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la Nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne au moins pour un tems, des vices que l'on

contracte dans l'esclavage. Que ces Instituteurs séveres, que ces peres asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la Nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir, parce qu'il le demande; mais parce qu'il en a besoin (5); ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité: ainsi les mots d'*obéir* & de *commander* seront proscrits de son Dictionnaire, encore plus ceux de *devoir* & d'*obligation*; mais ceux de

(5) On doit sentir que, comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire; c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que, dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il est possible, tout ce qui peut leur faire un plaisir réel: refusez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaisie, ou pour faire un acte d'autorité.

force, de *néceſſité*, *d'impuiſſance* & de *contrainte* y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raiſon, l'on ne ſauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations ſociales ; il faut donc éviter, autant qu'il ſe peut, d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauſſes idées qu'on ne ſaura point, & qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vice : c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſurtout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations ; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique : ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raiſonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'eſt la plus en vogue aujourd'hui : ſon ſuccès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus ſot que ces enfans avec qui l'on a tant raiſonné. De toutes les facultés de l'homme la raiſon, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un compoſé de toutes les autres, eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard : & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raiſon ! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument, de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à contrôler tout

ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs Maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitiſe, ou de crainte, ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire, à-peu-près, toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela?

Le Maître.

Parce que c'eſt mal fait.

L'enfant.

Mal fait! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend?

Le Maître.

On vous punit pour avoir désobéi.

L'enfant.

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous questionnera.

L'enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne sont-ce pas là des instructions fort utiles? Je serois bien curieux de savoir ce qu'on pourroit mettre à la place de

ce dialogue? Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant.

La Nature veut que les enfans soient enfans, avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre: nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pied de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à quoi lui serviroit la raison à cet âge? Elle est le frein de la force, & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos Éleves le devoir de l'obéissance, vous joi-

gnez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voient très-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rébellion nuiſible, auſſitôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils font bien, ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts; de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible: mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent

tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus, quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là? Premierement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas, vous les indisposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles, dans l'occasion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conscience, usent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens: mais que sont ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation? Voilà pré-

cisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes : tel est l'ordre naturel : le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre Eleve selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez-l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête altiere le dur joug que la Nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voye cette nécessité dans les choses,

jamais dans le caprice (6) des hommes; que le frein qui le retient soit la force, & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas; empêchez le de le faire, sans explications, sans raisonnemens: ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prieres; sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu;

---

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

Car il eſt dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la néceſſité des choſes, mais non la mauvaiſe volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, eſt une réponſe contre laquelle jamais enfant ne s'eſt mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui, à qui des deux ſera le maître; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que, depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire, que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, & les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre

l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce, qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles, en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement: tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant, quand on ne sait pas le conduire où l'on veut, par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure: on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occa-

ſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Ne donnez à votre Eleve aucune eſpece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune eſpece de châtiment, car il ne ſait ce que c'eſt qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne ſauroit vous offenſer. Dépourvu de toute moralité dans ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment, ni réprimande.

Je vois déjà le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il ſe trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils ſont contraints ſous vos yeux, plus ils ſont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils ſe dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus

de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre, le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois, souvent flattés ou contrariés, sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la Nature sont toujours droits; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-pro-

pre, en ſoi ou relativement à nous, eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt, à cet égard, naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Juſqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eſt la raiſon, puiſſe naître, il importe donc qu'un enfant ne faſſe rien, parce qu'il eſt vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais ſeulement ce que la Nature lui demande; & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne ſe bleſſera point, qu'il ne briſera pas peut-être un meuble de prix, s'il le trouve à ſa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal ſans mal faire, parce que la mauvaiſe action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une ſeule fois, tout

ſeroit déja perdu ; il ſeroit méchant preſque ſans reſſource.

Telle choſe eſt mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'eſt pas aux yeux de la raiſon. En laiſſant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuſe, & de ne laiſſer à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement ſoit garni de meubles groſſiers & ſolides : point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Émile, que j'éleve à la campagne, ſa chambre n'aura rien qui la diſtingue de celle d'un Payſan. A quoi bon la parer avec tant de ſoin, puiſqu'il y doit reſter ſi peu ? Mais je me trompe ? il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que, ſi malgré vos précautions, l'enfant vient à faire quelque déſordre, à caſſer quelque piece utile, ne le puniſſez point de votre négligence, ne

le grondez point ; qu'il n'entende pas un ſeul mot de reproche ; ne lui laiſſez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agiſſez exactement comme ſi le meuble ſe fût caſſé de lui-même ; enfin croyez avoir beaucoup fait, ſi vous pouvez ne rien dire.

Oſerai-je expoſer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation ! ce n'eſt pas de gagner du tems, c'eſt d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire, quand on réfléchit ; &, quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire ; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si

les enfans ſautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais, ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez, tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive, dans l'immenſe plaine des idées, une route que la raiſon trace encore ſi légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte non point à enſeigner la vertu ni la vérité; mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire, ſi vous pouviez amener votre Éleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il sût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres

leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais aſſez tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Eleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps,

corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces; mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangères: &, pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre; laiſſez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire: gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral lui convient. Chaque eſprit a ſa forme propre, ſelon laquelle

il a besoin d'être gouverné ; & il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la Nature, observez bien votre Eleve, avant de lui dire le premier mot ; laissez d'abord le germe de son caractere en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui ? Tout au contraire, il sera le mieux employé ; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux : au-lieu que, si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hasard ; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas ; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare, qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sa-

crifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec ufure dans un âge plus avancé. Le fage Médecin ne donne pas étourdîment des ordonnances à la premiere vue ; mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien prefcrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop preffé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être infenfible, comme un automate ? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une ifle déferte ? L'écarterons-nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le fpectacle & l'exemple des paffions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de fon âge ? Ne verra-t-il pas fes parens, fes voifins, fa Nourrice, fa Gouvernante, fon Laquais, fon Gouverneur même, qui, après tout, ne fera pas un Ange ?

Cette objection eſt forte & ſolide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entrepriſe aiſée qu'une éducation naturelle ? O hommes ! eſt-ce ma faute ſi vous avez rendu difficile tout ce qui eſt bien ? Je ſens ces difficultés, j'en conviens : peut-être ſont-elles inſurmontables. Mais toujours eſt-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient juſqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on ſe propoſe : je ne dis pas qu'on y puiſſe arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage, aura le mieux réuſſi.

Souvenez-vous qu'avant d'ôſer entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme ſoi-même ; il faut trouver en ſoi l'exemple qu'il ſe doit propoſer. Tandis que l'enfant eſt encore ſans connoiſſance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche à ne frapper ſes premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous reſpectable à tout le

monde; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ferez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misere qu'on peut soulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres : si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tous les dons: combien de mal-

heureux, de malades ont plus beſoin de conſolation que d'aumône ! combien d'opprimés à qui la protection ſert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui ſe brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favoriſez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuſe juſtice & que le puiſſant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juſte, humain, bienfaiſant. Ne faites pas ſeulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miſéricorde ſoulagent plus de maux que l'argent : aimez les autres, & ils vous aimeront : ſervez-les, & ils vous ſerviront ; ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille, des valets,

les derniers des hommes après leurs maîtres ; loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses pour les enfans : au-lieu que les vices des paysans, sans apprêt & dans toute leur grossiereté, sont plus propres à rebuter qu'à séduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village, un Gouverneur sera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter à l'enfant ; sa réputation, ses discours, son exemple, auront une autorité qu'ils ne sauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empressera de l'obliger, d'être estimé de lui, de se montrer au disciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet ; & si l'on ne se corrige pas du vice, on s'abstiendra du scandale ; c'est tout ce dont nous avons besoin pour notre objet.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que

les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours sermoneurs, toujours moralistes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien; pleins de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez incessamment, pensez vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils saisissent à faux? Pensez vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuses, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi se faire un systême à leur portée qu'ils sauront vous opposer dans l'occasion?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laissez-le jaser, questionner, extravaguer à son aise, & vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnemens dans son esprit: il confond tout: il renverse

tour, il vous impatiente, il vous désole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire : & que peut-il penser de ce silence, de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation; tout est fini dès ce moment : il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, soyez simples, discrets, retenus; ne vous hâtez jamais d'agir, que pour empêcher d'agir les autres; je le répéterai sans cesse, renvoyez, s'il se peut, une bonne instruction, de peur d'en donner une mauvaise. Sur cette terre dont la Nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur, en voulant donner à l'innocence la connoissance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au-dehors par des exemples,

bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit, ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parce qu'elles ont des ſignes très-ſenſibles, qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſur-tout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'en appercevoir, étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt-là pour un Pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours. Eh! point de beaux diſcours: rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez venir l'enfant: étonné du ſpectacle, il ne manquera pas de vous queſtionner. La réponſe eſt ſimple; elle ſe tire des objets mêmes qui frappent ſes ſens. Il voit un viſage enflammé, des yeux étincelans, un geſte menaçant, il entend des cris; tous ſignes que le corps n'eſt pas dans ſon aſſiette. Dites-lui poſément, ſans af-

fectation, sans mystere : ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies, & de leurs effets : car cela aussi est de la Nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujetti.

Se peut-il que, sur cette idée, qui n'est pas fausse, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion, donnée à propos, ne produira pas un effet aussi salutaire, que le plus ennuyeux sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion ! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin, comme un enfant malade ; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit, s'il le faut ; à

le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans; à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang-froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence, ni citées de maniere qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis assez redire que, pour être le maître de l'en-

fant, il faut être ſon propre maître. Je me repréſente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voiſines, s'avançant vers la plus furieuſe, & lui diſant d'un ton de commiſération: *Ma Bonne, vous êtes malade; j'en ſuis bien fâché.* A coup sûr, cette ſaillie ne reſtera pas ſans effet ſur les Spectateurs, ni peut-être ſur les Actrices. Sans rire, ſans le gronder, ſans le louer, je l'emmene de gré ou de force, avant qu'il puiſſe appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y penſe, & je me hâte de le diſtraire ſur d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous leurs détails; mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la mo-

ralité des actions humaines. Il suffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions nécessaires le plus tard qu'il se pourra, & que, quand elles deviendront inévitables, on les borne à l'utilité présente, seulement pour qu'il ne se croye pas le maître de tout, & qu'il ne fasse pas du mal à autrui sans scrupule & sans le savoir. Il y a des caractères doux & tranquilles qu'on peut mener loin sans danger dans leur premiere innocence; mais il y a aussi des naturels violens, dont la férocité se développe de bonne heure, & qu'il faut se hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs sont envers nous; nos sentimens primitifs se concentrent en nous-mêmes, tous nos mouvemens naturels se rapportent d'abord à notre conservation & à notre bien-être. Ainsi, le premier sentiment de la justice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui

nous eſt due; & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que, parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut; ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer, je me dirois : un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (7), mais aux choſes ; & bientôt il apprend, par l'expérience, à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force : mais les choſes ne ſe défen-

---

(7) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme avec ſes égaux. S'il ôſoit frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles-mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

dent pas elles-mêmes: La premiere idée qu'il faut lui donner est donc moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puisse avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles, ses jouets, c'est ne lui rien dire; puisque, bien qu'il dispose de ces choses, il ne sait ni pourquoi, ni comment il les a. Lui dire qu'il les a, parce qu'on les lui a données, c'est ne faire gueres mieux; car pour donner, il faut avoir: voilà donc une propriété antérieure à la sienne, & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; sans compter que le don est une convention, & que l'enfant ne peut savoir encore ce que c'est que convention (8). Lecteurs, remarquez, je

(8) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus, quand ils ont bien conçu ce que c'est que don; seulement ils sont alors plus circonspects à donner.

vous prie, dans cet exemple & dans cent-mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété ; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres ; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir ; il aura l'un & l'autre. Il eſt de tout âge, ſur-tout du ſien, de vouloir créer ; imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'activité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, ſemer, lever, croître des légumes qu'il voudra jardiner à ſon tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppoſe point à ſon envie ; au contraire je la favoriſe, je partage ſon goût je travaille avec lui, non pour ſon plai-

ſir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainſi : je deviens ſon garçon jardinier ; en attendant qu'il ait des bras, je laboure pour lui la terre ; il en prend poſſeſſion en y plantant une féve, & ſûrement cette poſſeſſion eſt plus ſacrée & plus reſpectable que celle que prenoit Nugnès Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Eſpagne, en plantant ſon étendard ſur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroſer les féves, on les voit lever dans des tranſports de joie. J'augmente cette joie en lui diſant : cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais ſentir qu'il a mis là ſon tems, ſon travail, ſa peine, ſa perſonne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque choſe de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce ſoit, comme il pourroit retirer ſon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empreſſé & l'arroſoir à la main. O ſpectacle ! ô douleur ! toutes les féves ſont arrachées, tout le terrein eſt bouleverſé, la place même ne ſe reconnoît plus. Ah ! qu'eſt devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes ſoins & de mes ſueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes féves ? Ce jeune cœur ſe ſouleve; le premier ſentiment de l'injuſtice y vient verſer ſa triſte amertume. Les larmes coulent en ruiſſeaux; l'enfant déſolé remplit l'air de gémiſſemens & de cris. On prend part à ſa peine, à ſon indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquiſitions, enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier, apprenant de quoi l'on ſe plaint, commence à ſe plaindre plus haut que nous. Quoi ! Meſſieurs, c'eſt vous qui m'avez ainſi gâté mon ouvrage ? J'avois ſemé là des melons

de Malte, dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'espérois vous régaler, quand ils seroient murs : mais voilà que, pour y planter vos misérables féves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean Jacques.

« Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois bien que nous avons eu tort de gâter votre ouvrage ; mais nous vous ferons venir d'autre graine de Malte, & nous ne travaillerons plus la terre, avant de savoir si quelqu'un n'y a point mis la main avant nous.

Robert.

» Oh ! bien, Messieurs, vous pouvez donc vous reposer ; car il n'y a plus

» gueres de terre en friche. Moi, je » travaille celle que mon pere a bo» nifiée; chacun en fait autant de son » côté, & toutes les terres que vous » voyez sont occupées depuis long» tems.

Emile.

» Monsieur Robert, il y a donc » souvent de la graine de melon per» due?

Robert.

» Pardonnez-moi, mon jeune ca» det; car il ne nous vient pas souvent » de petits Messieurs aussi étourdis » que vous. Personne ne touche au » jardin de son voisin; chacun respec» te le travail des autres, afin que le » sien soit en sûreté.

Emile.

» Mais moi, je n'ai point de jar» din.

Robert.

» Que m'importe? si vous gâtez le » mien, je ne vous y laisserai plus pro-

» mener; car, voyez-vous! je ne veux
» pas perdre ma peine.

Jean Jacques.

» Ne pourroit-on pas propofer un
» arrangement au bon Robert? qu'il
» nous accorde, à mon petit ami & à
» moi, un coin de fon jardin pour le
» cultiver, à condition qu'il aura la
» moitié du produit.

Robert.

» Je vous l'accorde fans condition.
» Mais fouvenez-vous que j'irai labourer vos féves, fi vous touchez à mes
» melons. »

Dans cet effai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela eft clair, net, fimple, & toujours à la portée de l'enfant. Delà jufqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après

lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication, que je renferme ici dans deux pages d'écriture, sera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales, on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres, pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours ; car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, selon que le naturel paisible, ou turbulent de l'Éleve en accélere ou retarde le besoin ; leur usage est d'une évidence qui saute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant diſcole gâte tout ce qu'il touche, ne vous fâchez point; mettez hors de ſa portée ce qu'il peut gâter. Il briſe les meubles dont il ſe ſert: ne vous hâtez point de lui en donner d'autres; laiſſez-lui ſentir le préjudice de la privation. Il caſſe les fenêtres de ſa chambre: laiſſez le vent ſouffler ſur lui nuit & jour ſans vous ſoucier des rhumes; car il vaut mieux qu'il ſoit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cauſe, mais faites qu'il les ſente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vîtres, toujours ſans rien dire: il les caſſe encore; changez alors de méthode: dites-lui ſéchement mais ſans colere: les fenêtres ſont à moi, elles ont été miſes là par mes ſoins, je veux les garantir; puis vous l'enfermerez à l'obſcurité dans un lieu ſans fenêtre. A ce procédé ſi nouveau, il commence par crier, tempêter, perſonne ne l'écoute. Bientôt il

il ſe laſſe & change de ton. Il ſe plaint, il gémit: un domeſtique ſe préſente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeſtique répond: *j'ai auſſi des vîtres à conſerver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là pluſieurs heures, aſſez long-tems pour s'y ennuyer & s'en ſouvenir, quelqu'un lui ſuggérera de vous propoſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus de vîtres: il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant, en lui diſant: c'eſt très-bien penſé, nous y gagnerons tous deux; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation, ni confirmation de ſa promeſſe, vous l'embraſſerez avec joie & l'emmenerez ſur le champ dans ſa chambre, regardant cet accord comme ſa-

cré & inviolable autant que ſi le ſerment y avoit paſſé. Quelle idée penſez-vous qu'il prendra, ſur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité? Je ſuis trompé s'il y a ſur la terre un ſeul enfant, non déjà gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'aviſe, après cela, de caſſer une fenêtre à deſſein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne ſongeoit guères, en faiſant un trou pour planter

(9) Au reſte, quand ce devoir de tenir ſes engagemens ne ſeroit pas affermi dans l'eſprit de l'enfant par le poids de ſon utilité, bientôt le ſentiment intérieur, commençant à poindre, le lui impoſeroit comme une loi de la conſcience, comme un principe inné qui n'attend, pour ſe développer, que les connoiſſances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'eſt point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute juſtice. Otez la loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impoſe, tout eſt illuſoire, & vain dans la ſociété humaine. Qui ne tient que par ſon profit à ſa promeſſe, n'eſt guères plus lié que s'il n'eût rien promis; ou tout au plus il en ſera du pouvoir de la violer comme de la biſque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avantage. Ce principe eſt de la derniere importance, & mérite d'être approfondi; car c'eſt ici que l'homme commence à ſe mettre en contradiction avec lui-même.

ſa féve, qu'il ſe creuſoit un cachot où ſa ſcience ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs, naiſſent la tromperie & le menſonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promeſſe; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La reſſource eſt naturelle; on ſe cache & l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice, nous voici déjà dans le cas de le punir: voilà les miſeres de la vie humaine, qui commencent avec ſes erreurs.

J'en ai dit aſſez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver

comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi, vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête, quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges; celui de fait qui regarde le paſſé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu, quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu, quand on promet ce qu'on n'a pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention

contraire à celle qu'on a. Ces deux menſonges peuvent quelquefois ſe raſſembler dans le même (10); mais je les conſidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui ſent le beſoin qu'il a du ſecours des autres, & qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveuillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt ſenſible qu'ils voyent les choſes comme elles ſont, de peur qu'ils ne ſe trompent à ſon préjudice. Il eſt donc clair que le menſonge de fait n'eſt pas naturel aux enfans; mais c'eſt la loi de l'obéiſſance qui produit la néceſſité de mentir, parce que, l'obéiſſance étant pénible, on s'en diſpenſe en ſecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préſent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte ſur l'intérêt éloigné d'expoſer la

(10) Comme lorſqu'accuſé d'une mauvaiſe action, le coupable s'en défend en ſe diſant honnête-homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le punissez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, aussi naïvement qu'à son petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le mensonge de droit est moins naturel encore, puisque les promesses de faire ou de s'abstenir sont des actes conventionnels, qui sortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagemens des enfans sont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du présent, en s'engageant, ils ne savent ce qu'ils font. A peine l'enfant peut-il mentir, quand il s'engage ; car ne songeant qu'à se tirer d'affaire dans le moment présent, tout moyen qui n'a

pas un effet présent lui devient égal : en promettant pour un tems futur, il ne promet rien, & son imagination encore endormie ne sait point étendre son être sur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de se jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'instant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les peres & les Maîtres plus séveres exigent qu'ils les remplissent, c'est seulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne sachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en est pas de même quand il manque à sa promesse, ce qui est encore une espece de mensonge rétroactif ; car il se souvient très-bien d'avoir fait cette promesse ; mais ce qu'il ne voit pas, c'est l'im-

portance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conséquences des choses, & quand il viole ses engagemens, il ne fait rien contre la raison de son âge.

Il suit de-là que les mensonges des enfans sont tous l'ouvrage des Maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'est autre chose que leur apprendre à mentir. Dans l'empressement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les instruire, on ne se trouve jamais assez d'instrumens pour en venir à bout. On veut se donner de nouvelles prises dans leur esprit par des maximes sans fondement, par des préceptes sans raison, & l'on aime mieux qu'ils sachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous, qui ne donnons à nos Éleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils soient bons

que savans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguisent, & nous ne leur faisons rien promettre qu'ils soient tentés de ne pas tenir S'il s'est fait en mon absence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuser Émile, & de lui dire : *est-ce vous* (11)? Car en cela que ferois-je autre chose sinon lui apprendre à le nier? Que si son naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai si bien mes mesures que la proposition en vienne toujours de lui, jamais de moi; que quand il s'est engagé, il ait toujours un intérêt présent & sensible à remplir son engagement;

(11) Rien n'est plus indiscret qu'une pareille question, sur-tout quand l'enfant est coupable; alors, s'il croit que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piége, & cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas, il se dira : pourquoi découvrirois-je ma faute? & voilà la premiere tentation du mensonge devenue l'effet de votre imprudente question.

& que, ſi jamais il y manque, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de l'ordre même des choſes, & non pas de la vengeance de ſon Gouverneur. Mais, loin d'avoir beſoin de recourir à de ſi cruels expédiens, je ſuis preſque ſûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'eſt que mentir, & qu'en l'apprenant il ſera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le menſonge. Il eſt très-clair que plus je rends ſon bien-être indépendant, ſoit des volontés, ſoit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'eſt point preſſé d'inſtruire, on n'eſt point preſſé d'exiger, & l'on prend ſon tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant ſe forme, en ce qu'il ne ſe gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne ſachant comment s'y prendre, lui fait à chaque inſtant promettre ceci ou cela, ſans diſtinction, ſans choix,

ſans meſure, l'enfant ennuyé ſurchargé de toutes ces promeſſes, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, ſe fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il ſoit fidele à tenir ſa parole? ſoyez diſcret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer ſur le menſonge, peut, à bien des égards, s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne preſcrit aux enfans qu'en les leur rendant non ſeulement haïſſables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne, en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux: on le mene s'ennuyer à l'Egliſe; en leur faiſant inceſſamment marmoter des prieres; on les force d'aſpirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inſpirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme ſi l'on dédaignoit

de la donner ſoi-même. Eh! ce n'eſt pas l'enfant qui doit donner, c'eſt le Maître: quelque attachement qu'il ait pour ſon Éleve, il doit lui diſputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à ſon âge on n'en eſt point encore digne. L'aumône eſt une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le beſoin que ſon ſemblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne ſans charité, ſans bienfaiſance; il eſt preſque honteux de donner, quand, fondé ſur ſon exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choſes dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans ſa poche, & qui ne lui ſervent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau Mais. engagez ce prodigue diſtri-

buteur à donner les choſes qui lui ſont cheres, des jouets, des bonbons, ſon goûter; & nous ſaurons bientôt ſi vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'eſt de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de ſorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il ſait bien qui lui va revenir. Je n'ai guères vu dans les enfans que ces deux eſpeces de généroſité; donner ce qui ne leur eſt bon à rien, ou donner ce qu'ils ſont ſûrs qu'on va leur rendre. Faites en ſorte, dit Locke, qu'ils ſoient convaincus par expérience que le plus libéral eſt toujours le mieux partagé. C'eſt-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoûte que les enfans contracteront ainſi l'habitude de la libéralité; oui, d'une libéralité uſuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorſqu'on ceſſera de leur

rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus, qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation ?

Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Éleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au-lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Que si, me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus & qu'il soit

tems de lui répondre (12), je lui dirai : « mon ami, c'est que, quand les » pauvres ont bien voulu qu'il y eût » des riches, les riches ont promis » de nourrir tous ceux qui n'auroient » de quoi vivre ni par leur bien, » ni par leur travail. Vous avez donc » aussi promis cela, reprendra-t-il ? » Sans doute. Je ne suis maître du » bien qui passe par mes mains qu'a- » vec la condition qui est attachée à » sa propriété. »

Après avoir entendu ce discours, (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Émile seroit tenté de m'imiter & de se conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec ostentation ;

(12) On doit concevoir que je ne résous pas ses questions quand il lui plaît, mais quand il me plaît ; autrement ce seroit m'asservir à ses volontés, & me mettre dans la plus dangereuse dépendance où un Gouverneur puisse être de son Eleve.

j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & se cachât pour donner. C'est une fraude de son âge, & la seule que je lui pardonnerois.

Je sais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de singe, & que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est; le goût de l'imitation est de la Nature bien ordonné; mais il dégénere en vice dans la société. Le singe imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il méprise; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire nos, Arlequins de toute espece

imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule; ils cherchent dans le ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent; on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs; ils veulent bien plus en impoſer aux autres, ou faire applaudir leur talent, que ſe rendre meilleurs ou plus ſages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du deſir de ſe transporter toujours hors de ſoi. Si je réuſſis dans mon entrepriſe, Émile n'aura ſûrement pas ce deſir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contre-ſens, ſur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance, & la plus importante à toute âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire

du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien ? tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépends de cent miſérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives : elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entr'eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! Ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir (13).

---

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte

Voilà quelques foibles idées des précautions avec lesquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette nécessité se présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parce qu'il est impossible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas semé dans

---

celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible ; car, dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, & rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche, sur ce principe, lequel est le meilleur de l'homme social, ou du solitaire. Un Auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul : si cette proposition est moins sententieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? c'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétroquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainsi, ce que j'ai dit sur ce point sert plus aux exceptions qu'aux regles; mais ces exceptions sont plus fréquentes à mesure que les enfans ont plus d'occasions de sortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut nécessairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des instructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation solitaire seroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de mûrir.

Il est un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-dessus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne sortent jamais de l'enfance, il y en d'autres qui, pour ainsi dire, n'y passent point, & sont hommes presque en naissant. Le mal est que cette derniere exception est très-rare, très-difficile à con-

noître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le sien n'en soit un. Elle font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux même qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les saillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous signes caractéristiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienséance, fasse par hazard quelque heureuse rencontre? Il le feroit bien plus qu'il n'en fît jamais; comme il le seroit qu'avec mille mensonges un Astrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, disoit Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de sottises. Dieu garde de mal les gens à la

mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent ; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous ; il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon ; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent ce même eſprit vous paroît lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il

vous devance, & tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez : c'est un génie ; & l'instant d'après : c'est un sot : vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans son aire.

Traitez-le donc selon son âge malgré les apparences, & craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté ; mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale ; & quand les premiers esprits se seront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables,

il ne vous reſtera qu'un marc ſans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie, & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier, n'en trouvant que de telles, n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut offrir

offrit au dernier quelque idée à sa portée, au-lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit de son amitié, passer dans sa famille & chez ses amis, pour un esprit borné ; cette excellente tête se mûrissoit en silence.

Tout-à-coup il s'eſt montré Philoſophe, & je ne doute pas que la poſtérité ne lui marque une place honorable & diſtinguée parmi les meilleurs raiſonneurs & les plus profonds métaphyſiciens de ſon ſiecle.

Reſpectez l'enfance, & ne vous preſſez point de la juger, ſoit en bien, ſoit en mal. Laiſſez les exceptions s'indiquer, ſe prouver, ſe confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laiſſez long-tems agir la Nature avant de vous mêler d'agir à ſa place, de peur de contrarier ſes opérations. Vous connoiſſez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'eſt bien plus le perdre d'en uſer mal, que de n'en rien faire; & qu'un enfant mal inſtruit, eſt plus loin de la ſageſſe, que celui qu'on n'a point inſtruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir conſumer ſes premieres années à ne rien faire. Comment!

n'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée? De sa vie il ne sera si occupé. Platon, dans sa République, qu'on croit si austere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons, passe-tems; on diroit qu'il a tout fait, quand il leur a bien appris à se réjouir; & Sénèque, parlant de l'ancienne Jeunesse Romaine; elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise. En valoit elle moins, parvenue à l'âge viril? effrayez vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui, pour mettre toute la vie à profit, ne voudroit jamais dormir? Vous diriez: cet homme est insensé; il ne jouit pas du tems, il se l'ôte: pour fuir le sommeil, il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, & que l'enfance est le sommeil de la raison.

L'apparente facilité d'apprendre est

cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau, liſſe & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente mais rien ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raiſonnement ſoient deux facultés eſſentiellement différentes ; cependant l'une ne ſe développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raiſon, l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images ; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne ſont que des peintures abſolues des objets ſenſibles, & que les idées ſont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut être ſeule dans l'eſprit qui ſe la repréſente ; mais toute idée en ſuppoſe d'autres. Quand on imagine, on ne fait

que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au-lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi ; & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve : on montre que, loin de ſavoir raiſonner d'eux-mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui ; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nou-

velle, ils n'y ſont plus; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur ſavoir eſt dans la ſenſation, rien n'a paſſé juſqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eſt guères plus parfaite que leurs autres facultés, puiſqu'il faut preſque toujours qu'ils rapprennent, étant grands, les choſes dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les enfans n'aient aucune eſpece de raiſonnement (14). Au con-

(14) J'ai fait cent fois réflexion, en écrivant, qu'il eſt impoſſible, dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes ſens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue aſſez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phraſes, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de ſubſtituer ſans ceſſe la définition à la place du défini eſt belle, mais impraticable; car comment éviter le cercle? les définitions pourroient être bonnes ſi l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je ſuis perſuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots: mais en faiſant en ſorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne ſoit ſuffiſamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot ſe trouve, lui ſerve,

traire, je vois qu'ils raisonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoissent, & qui se rapporte à leur intérêt présent & sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauroient comprendre. On se trompe encore, en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils seront grands; discours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pau-

---

pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement, & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse : je ne crois pas, en cela, me contredire dans mes idées; mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

vres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner.

Les Pédagogues, qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parce que ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas ; mais celles qu'on paroît savoir, quand on en sait les termes ; le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-

tout de l'enfant, que c'eſt une merveille, ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge; &, quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que, ſi l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les Langues, en changeant les ſignes, modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiômes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere; différence qui pourroit bien être

en partie la cause ou l'effet des carac
teres nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, & que chez toutes les Nations du monde la Langue suit les vicissitudes des mœurs, & se conserve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverses, l'usage en donne une à l'enfant, & c'est la seule qu'il garde jusqu'a l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il sût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il est à peine en état de les concevoir ? Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendu successivement parler Allemand, en termes Latins, en termes François, en termes Italiens ; ils se servoient, à la vérité, de

cinq ou six Dictionnaires; mais ils ne parloient toujours qu'Allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de synonymes qu'il vous plaira, vous changerez les mots, non la Langue; ils n'en sauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur inaptitude, qu'on les exerce par préférence sur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse recuser. L'usage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel est le Grec & le Latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans? A peine ont-ils appris par cœur le Rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours François en mots Latins; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Cicéron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils

croient parler Latin : qui eſt-ce qui viendra les contredire ?

En quelqu'étude que ce puiſſe être, ſans l'idée des choſes repréſentées, les ſignes repréſentans ne ſont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces ſignes, ſans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choſes qu'ils repréſentent. En penſant lui apprendre la deſcription de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que ſur le papier où l'on les lui montre. Je me ſouviens d'avoir vu quelque part une Géographie qui commençoit ainſi : *Qu'eſt-ce que le Monde ? C'eſt un globe de carton.* Telle eſt préciſément la Géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphère & de Coſmographie, il n'y a pas un ſeul enfant de dix ans, qui, ſur les regles qu'on lui a données, ſût ſe conduire

de Paris à Saint-Denys: Je pose en fait qu'il n'y en a pas un, qui, sur un plan du jardin de son pere, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer. Voilà ces Docteurs qui savent à point nommé où sont Pekin, Ispahan, le Méxique, & tous les pays de la terre.

J'entends dire qu'il convient d'occuper des enfans à des études où il ne faille que les yeux; cela pourroit être, s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Histoire: on s'imagine que l'Histoire est à leur portée, parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de *faits?* Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques, soient si faciles à saisir, que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans? croit-on que la véritable

connoiſſance des événemens ſoit ſéparable de celle de leurs cauſes, de celle de leurs effets, & que l'hiſtorique tienne ſi peu au moral, qu'on puiſſe connoître l'un ſans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyſiques, qu'apprenez-vous dans l'Hiſtoire? abſolument rien; & cette étude, dénuée de tout intérêt, ne vous donne pas plus de plaiſir que d'inſtruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, eſſayez de faire entendre ces rapports à vos Éleves, & vous verrez alors ſi l'Hiſtoire eſt de leur âge.

Lecteur, ſouvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'eſt ni un Savant ni un Philoſophe, mais un homme ſimple, ami de la vérité, ſans parti, ſans ſyſtême; un ſolitaire, qui, vivant peu avec les hommes, a moins d'occaſions de s'imboire de leurs pré-

jugés, & plus de tems pour réfléchir ſur ce qui le frappe, quand il commerce avec eux. Mes raiſonnemens ſont moins fondés ſur des principes que ſur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter ſouvent quelque exemple des obſervations qui me les ſuggerent.

J'étois allé paſſer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand ſoin de ſes enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur, qui l'avoit très bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs réflexions qui ne me plûrent point, mais que j'évitai de combattre, pour

ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bonhomme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout à travers desquelles partoient de tems en tems quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que, s'il y a le

moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tais-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîner, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que perſonne le courage ſi vanté d'Alexandre : mais ſavez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avaler d'un ſeul trait un breuvage de mauvais goût, ſans héſi-

ter, ſans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit priſe qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoiſonnement ne paſſoient dans ſon eſprit que pour des ſenſations déſagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poiſon que du ſéné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impreſſion ſur ſon jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien réſolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclairciſſemens qui paſſoient évidemment ſa portée, je le confirmai dans ces diſpoſitions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute ſageſſe des Peres & des Maîtres qui penſent apprendre l'hiſtoire aux enfans.

Il eſt aiſé de mettre dans leurs bou-

ches les mots de *Rois*, d'*Empires*, de *Guerres*, de *Conquêtes*, de *Révolutions*, de *Loix* ; mais quand il sera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques lecteurs, mécontens du *tais-toi*, *Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre ? Infortunés ! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu ; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie ; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi ! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime : s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées,

ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que sert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux? En apprenant les choses, n'apprendront-ils pas les signes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inspirer, en leur faisant prendre pour de la science, des mots qui n'ont aucun sens pour eux! C'est du premier mot dont l'enfant se paye, c'est de la premiere chose qu'il apprend sur la parole d'autrui, sans en voir l'utilité lui-même, que son jugement est perdu: il aura long-tems à briller aux yeux des sots, avant qu'il répare une telle perte (15).

---

(15) La plupart des Savans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou

Non; si la Nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie. & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doi-

---

dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses sans voir en même tems, le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit, à-peu-près, la science à la mode des siecles derniers; celle de notre siecle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi, j'en conviens; mais (ce que les autres n'ont garde de faire) je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au Lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

vent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, l'espece de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en souvient; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté; & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin

de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles ſont; car les mots des fables ne ſont pas plus les fables, que les mots de l'Hiſtoire ne ſont l'Hiſtoire. Comment peut on s'aveugler aſſez pour appeller les fables la morale des enfans; ſans ſonger que l'apologue, en les amuſant, les abuſe; que ſéduits par le menſonge, ils laiſſent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre

l'inſtruction agréable les empêche d'en profiter ? Les fables peuvent inſtruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; ſi-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de ſe lever.

On fait apprendre les fables de La-fontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore pis ; car la morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore là, direz-vous, des paradoxes ; ſoit : mais voyons ſi ce ſont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre ; parce que, quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut ſaiſir, & que le tour même de la poéſie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui

lui rend plus difficiles à concevoir ; en ſorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiſcrettement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur ſemble avoir faites ſpécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou ſix fables où brille éminemment la naïveté puérile : de ces cinq ou ſix, je prends pour exemple la premiere de toutes, parce que c'eſt celle dont la morale eſt le plus de tout âge, celle que les enfans ſaiſiſſent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaiſir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a miſe par préférence à la tête de ſon livre. En lui ſuppoſant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les inſtruire,

cette fable eſt aſſurément ſon chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la ſuivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, ſur un arbre perché,

Maître. Que ſignifie ce mot en lui-même? Que ſignifie-t-il au-devant d'un nom propre ? Quel ſens a-t-il dans cette occaſion ?

Qu'eſt-ce qu'un Corbeau ?

Qu'eſt ce qu'*un arbre perché*? l'on ne dit pas, *ſur un arbre perché*: l'on dit, *perché ſur un arbre*. Par conſéquent il faut parler des inverſions de la Poéſie ; il faut dire ce que c'eſt que Proſe & que Vers.

Tenoit dans ſon bec un fromage.

Quel fromage ? Etoit-ce un fromage de Suiſſe, de Brie, ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de

Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler. S'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec! Faiſons toujours des images d'après Nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître! mais pour celui-ci, c'eſt à bon titre: il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer: il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Proſe. Que lui répondrez-vous?

Alléché par l'odeur d'un fromage. Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier!

Est-ce ainsi que vous exercez votre Eleve à cet esprit de critique judicieuse, & qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, & sait discerner la vérité, du mensonge, dans les narrations d'autrui.

Lui tint à peu-près ce langage :

Ce langage. Les Renards parlent donc ? Ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi : pèse bien ta réponse, avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour, Monsieur le Corbeau !

Monsieur. Titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du.*

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'en-

fant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles; cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, si votre ramage,

Sans mentir. On ment donc quelquefois? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le Renard ne dit, *sans mentir*, que parce qu'il ment?

Répondoit à votre plumage.

Repondoit. Que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra!

Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix. Qu'est-ce qu'un Phénix? Nous voici tout-à-coup jetés dans

la menteuse Antiquité; presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois. Quel discours figuré! Le flatteur ennoblit son langage, & lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse? sait-il seulement, peut-il savoir, ce que c'est qu'un style noble & un style bas?

A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie;

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et, pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du Corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches: mais

ces ſortes de beautés ſont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en ſaiſit; & dit: mon bon Monſieur,

Voilà donc déjà la bonté transformée en bétiſe! Aſſurément on ne perd pas de tems pour inſtruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale; nous n'y ſommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, ſans doute.

Ceci s'entend, & la penſée eſt très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui ſachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préféraſſent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'eſt qu'une raillerie. Que de fineſſe pour des enfans!

Le Corbeau, honteux & confus,

Autre pléonaſme; mais celui-ci eſt inexcuſable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura. Quel eſt le ſot de Maître qui oſe expliquer à l'enfant ce que c'eſt qu'un ſerment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyſer toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées ſimples & élémentaires dont chacune d'elles eſt compoſée. Mais qui eſt-ce qui croit avoir beſoin de cette analyſe pour ſe faire entendre à la Jeuneſſe ? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe pour ſavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſifflent les petits garçons, & ſe moquent en ſecret de leur ſotte vanité : mais le fromage gâte tout ;

on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, & ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans se moquent du corbeau; mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple; & point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier; ils prendront toujours le beau rôle; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très-naturel. Or,

quelle horrible leçon pour l'enfance! le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je

n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs; on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne: elle se sentoit le cou pelé; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la premiere fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité, celle de la troisieme, une leçon d'injustice; celle de la quatrieme, une leçon de satyre; celle de la cinquieme, une leçon d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être superflue à mon Eleve, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez vous de vos soins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables,

fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la société, & ces deux morales ne se ressemblent point. La premiere est dans le Catéchisme, ou on la laisse ; l'autre est dans les Fables de Lafontaine pour les enfans, & dans ses Contes pour les meres. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos Fables ; car j'espere ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change ; & qu'au-lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le frippon.

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misere, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, & presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens: il faut qu'il sache lire, quand la lecture lui est utile; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel & présent, soit d'agrément, soit d'utilité; autrement, quel motif les porteroit à l'apprendre? L'art de parler aux absens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin, sans médiateur, nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel

prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance? Parce qu'on l'a contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, & bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes: on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie: Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt préſent ; voilà le grand mobile, le ſeul qui mene sûrement & loin. Emile reçoit quelquefois de ſon pere, de ſa mere, de ſes parens, de ſes amis, des billets d'invitation pour un dîner, pour une promenade, pour une partie ſur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets ſont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui liſe ; ce quelqu'un, ou ne ſe trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaiſance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainſi l'occaſion, le moment ſe paſſe. On lui lit enfin le billet, mais il n'eſt plus tems. Ah ! ſi l'on eût ſu lire ſoi-même ! On en reçoit d'autres ; ils ſont ſi courts ! le ſujet en eſt ſi intéreſſant ! on voudroit eſſayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue ; on déchiffre enfin la moitié d'un billet ; il s'agit

d'aller demain manger de la créme...; on ne ſait où ni avec qui... combien on fait d'efforts pour lire le reſte ! je ne crois pas qu'Emile ait beſoin du bureau. Parlerai-je à préſent de l'écriture ? Non ; j'ai honte de m'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait une importante maxime ; c'eſt que, d'ordinaire, on obtient très-sûrement & très-vîte ce qu'on n'eſt point preſſé d'obtenir. Je ſuis preſque sûr qu'Emile ſaura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précisément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le ſache avant quinze ; mais j'aimerois mieux qu'il ne sût jamais lire que d'acheter cette ſcience au prix de tout ce qui peut la rendre utile : de quoi lui ſervira la lecture, quand on l'en aura rebuté pour jamais ? *Id imprimis cavere oportebit, ne ſtudia qui amare non-*

dùm poterit, oderit, & amaritudinem ſemel perceptam etiàm ultra rudes annos reformidet (*).

Plus j'inſiſte ſur ma méthode inactive, plus je ſens les objections ſe renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des menſonges; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne; ils entreront par tous ſes ſens, ou ils corrompront ſa raiſon, même avant qu'elle ſoit formée, ou ſon eſprit engourdi par une longue inaction s'abſorbera dans la matiere. L'inhabitude de penſer dans l'enfance en ôte la faculté durant le reſte de la vie.

Il me ſemble que je pourrois aiſément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponſes? Si ma méthode

(*) Quintil. l. 1. c. 1.

répond d'elle-même aux objections; elle est bonne; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien: je poursuis.

Si, sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez les regles directement contraires à celles qui sont établies; si, au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve; si, au-lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siecles, aux extrémités de la terre & jusques dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement: c'est l'ordre de la Nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer

cet excès de force à d'autres uſages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement ſon corps, rendez-le robuſte & ſain pour le rendre ſage & raiſonnable; qu'il travaille, qu'il agiſſe, qu'il coure, qu'il crie, qu'il ſoit toujours en mouvement, qu'il ſoit homme par la vigueur, & bientôt il le ſera par la raiſon.

Vous l'abrutiriez, il eſt vrai, par cette méthode, ſi vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui diſant: va, viens, reſte, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ſes bras, la ſienne lui devient inutile. Mais ſouvenez-vous de nos conventions; ſi vous n'êtes qu'un pédant, ce n'eſt pas la peine de me lire.

C'eſt une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuiſe aux opérations de l'eſprit; comme ſi ces deux actions ne devoient pas mar-

cher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre.

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui sûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, ſavoir, les Payſans & les Sauvages. Les premiers ſont ruſtres, groſſiers, mal-adroits; les autres, connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payſan, rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'eſt que le premier, faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; &, dans ſa vie preſque automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le Sauvage, c'eſt autre choſe;

n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prefcrite, n'obéiffant à perfonne; fans autre loi que fa volonté, il eft forcé de raifonner à chaque action de fa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, fans en avoir d'avance envifagé les fuites. Ainfi, plus fon corps s'exerce, plus fon efprit s'éclaire; fa force & fa raifon croiffent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves reffemble au Sauvage, & lequel reffemble au Payfan. Soumis en tout à une autorité toujours enfeignante, le vôtre ne fait rien que fur parole; il n'ôfe manger quand il a faim, ni rire quand il eft gai, ni pleurer quand il eft trifte, ni préfenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prefcrit; bientôt il n'ofera refpirer que fur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il penfe, quand vous penfez à tout pour lui?

Aſſuré de votre prévoyance, qu'a-t-il beſoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de ſa conſervation, de ſon bien-être, il ſe ſent délivré de ce ſoin; ſon jugement ſe repoſe ſur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait ſans réflexion, ſachant bien qu'il le fait ſans riſque. Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à prévoir la pluie? Il ſait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il beſoin de régler ſa promenade? Il ne craint pas que vous lui laiſſiez paſſer l'heure du dîner. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez, il ne mange plus, il n'écoute plus les avis de ſon eſtomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir ſon corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas ſon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raiſon dans ſon eſprit, en lui faiſant uſer le peu qu'il en a ſur les choſes qui lui

paroiſſent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle eſt bonne, il juge enfin qu'elle n'eſt bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raiſonner, ſera d'être repris, & il l'eſt ſi ſouvent qu'il n'y ſonge guères ; un danger ſi commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'eſprit, & il en a pour babiller avec les femmes, ſur le ton dont j'ai déjà parlé; mais qu'il ſoit dans le cas d'avoir à payer de ſa perſonne, à prendre un parti dans quelque occaſion difficile, vous le verrez cent fois plus ſtupide & plus bête que le fils du plus gros manant.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la Nature, exercé de bonne heure à ſe ſuffire à lui-même, autant qu'il eſt poſſible, il ne s'accoutume point à recourir ſans ceſſe aux autres, encore moins à leur étaler ſon grand ſavoir. En revanche il juge, il prévoit, il raiſonne en tout ce qui ſe rapporte

immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit; il ne sait pas un mot de ce qui se fait dans le Monde, mais il sait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connoître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la Nature & non pas des hommes; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps & son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée, & n'on d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il se rend fort & robuste, plus il devient sensé & judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que presque tous les grands-hommes ont réuni: la force du corps & celle de l'ame; la raison d'un sage & la vigueur d'un athlete.

Jeune

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile; c'eſt de gouverner ſans précèptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliſſons: c'étoit l'éducation des Spartiates; au-lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîner. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands? Qui ne connoît la force & le ſel de leurs réparties? Toujours faits pour vaincre, ils écraſoient leurs ennemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner; c'eſt en effet l'enfant qui

gouverne. Il se sert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qui lui plaît, & il sait toujours vous faire payer une heure d'assiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pactiser avec lui. Ces traités, que vous proposez à votre mode, & qu'il exécute à la sienne, tournent toujours au profit de ses fantaisies; sur-tout quand on a la maladresse de mettre en condition pour son profit ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'esprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la sagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conservation de sa personne, il l'emploie à sauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran: au-lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt si pressant à pénétrer

l'autre, trouve quelquefois mieux ſon compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Eleve, qu'il croye toujours être le Maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyez. Il n'y a point d'aſſujettiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'eſt-il pas à votre merci? Ne diſpoſez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il faſſe; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit

pas ouvrir la bouche que vous ne ſachiez ce qu'il va dire.

C'eſt alors qu'il pourra ſe livrer aux exercices du corps, que lui demande ſon âge, ſans abrutir ſon eſprit; c'eſt alors qu'au lieu d'aiguiſer ſa ruſe à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour ſon bien-être actuel; c'eſt alors que vous ſerez étonné de la ſubtilité de ſes inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choſes, ſans le ſecours de l'opinion.

En le laiſſant ainſi maître de ſes volontés, vous ne fomenterez point ſes caprices. En ne faiſant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que ſon corps ſoit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de

ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte ; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient, que nous prévenons, eſt très-grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gou-

vernenr. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fournissent de bons moyens potur cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices bouchée dans le cœur d'Emile; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & sera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parce qu'on ne s'en avise pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supposer les lumieres nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi; on doit présumer que vous connoissez la marche naturelle du cœur

humain, que vous savez étudier l'homme & l'individu, que vous savez d'avance à quoi se pliera la volonté de votre Éleve, à l'occasion de tous les objets intéressans pour son âge que vous ferez passer sous ses yeux. Or, avoir les instrumens & bien savoir leur usage, n'est-ce pas être maître de l'opération?

Vous objectez les caprices de l'enfant: & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la Nature, mais d'une mauvaise discipline: c'est qu'ils ont obéi ou commandé; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Éleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés; il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz vous, comment y remédier? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques

ſemaines, d'un enfant accoutumé, non-ſeulement à faire ſes volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde; par conſéquent plein de fantaiſies. Dès le premier jour, pour mettre à l'eſſai ma complaiſance, il voulut ſe lever à minuit. Au plus fort de mon ſommeil, il ſaute à bas de ſon lit, prend ſa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage: au bout d'un quart-d'heure le ſommeil le gagne, & il ſe recouche content de ſon épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même ſuccès, & de ma part ſans le moindre ſigne d'impatience. Comme il m'embraſſoit en ſe recouchant, je lui dis très poſément: mon petit ami, cela va fort bien; mais n'y revenez plus. Ce mot excita ſa curioſité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oſerois lui déſobéir, il ne manqua pas de ſe relever à la même heure, & de

m'appeler. Je lui demandai ce qu'il vouloit. Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle: *pour quoi faire?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit: je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table & aux chaises des coups, qu'il avoit grand soin de modérer, & dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de

la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce ſang-froid.

Cependant, réſolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua ſon tintamarre avec un tel ſuccès, qu'à la fin je m'échauffai, & preſſentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai ſans rien dire, j'allai au fuſil que je ne trouvai point; je le lui demande: il me le donne pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fuſil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voiſin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à caſſer; je l'y laiſſe ſans lumiere, puis fermant ſur lui la porte à la clef, je retourne me coucher ſans lui avoir dit un ſeul mot. Il ne faut pas demander ſi d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne

m'en émus point. Enfin le bruit s'appaiſe : j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquilliſe. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché ſur un lit de repos, & dormant d'un profond ſommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand beſoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit paſſé les deux tiers de la nuit hors de ſon lit. Auſſitôt tout fut perdu ; c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occaſion bonne pour ſe venger, il fit le malade, ſans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appelé. Malheureuſement pour la mere, ce Médecin étoit un plaiſant, qui, pour s'amuſer de ſes frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : laiſſez-moi faire ; je vous promets que l'enfant ſera guéri pour quelque tems de la fantaiſie d'être malade : en effet, la diète & la chambre

furent prefcrites, & il fut recommandé à l'Apothicaire. Je foupirois de voir cette pauvre mere ainfi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi feul, qu'elle prit en haîne, précifément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches affez durs, elle me dit que fon fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de fa famille, qu'il falloit le conferver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle, mais elle entendoit par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je affez froidement, je ne fais point comme on éleve un héritier, &, qui plus eft, je ne veux pas l'apprendre; vous pouvez vous arranger là-deffus. On avoit befoin de moi pour quelque tems encore: le pere appaifa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter fon retour; & l'enfant,

voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon ſommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de ſe bien porter.

On ne ſauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit aſſervi ſon malheureux Gouverneur; car l'éducation ſe faiſoit ſous les yeux de la mere, qui ne ſouffroit pas que l'héritier fût déſobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût ſortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le ſuivre, & il avoit toujours grand ſoin de choiſir le moment où il voyoit ſon Gouverneur le plus occupé. Il voulut uſer ſur moi du même empire, & ſe venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laiſſer la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien conſtater à ſes propres yeux le plaiſir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut queſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savois être extrêmement de son goût; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allaï lui proposer un tour de promenade; il me renvoya bien loin : j'insistai, il ne m'écouta point; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le lendemain, ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroissois profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je refusai, il s'obstina. Non, lui dis-je : en faisant votre volonté, vous m'avez appris à faire la mienne; je ne veux pas sortir. Hé !

bien, reprit-il vivement, je ſortirai tout ſeul. Comme vous voudrez, & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laiſſois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à ſortir, il vient me ſaluer, je le ſalue: il tâche de m'allarmer par le récit des courſes qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui ſouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à ſortir, il dit à ſon laquais de le ſuivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y eſt plus. Comment concevoir qu'on le laiſſe ſortir ſeul, lui qui ſe croit l'être important à tous les autres, & penſe que le ciel & la terre ſont intéreſſés à ſa conſervation? Cependant il commence à ſentir ſa foibleſſe; il comprend

qu'il va ſe trouver ſeul au milieu de gens qui ne le connoiſſent pas ; il voit d'avance les riſques qu'il va courir : l'obſtination ſeule le ſoutient encore ; il deſcend l'eſcalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, ſe conſolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'eſpoir qu'on m'en rendra reſponſable.

C'étoit là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ; & comme il s'agiſſoit d'une eſpece de ſcène publique, je m'étois muni du conſentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos ſur ſon compte. Voiſin, le joli Monſieur ! où va-t-il ainſi tout ſeul ? Il va ſe perdre : je veux le prier d'entrer chez nous.... Voiſine, gardez-vous-en bien. Ne voyez vous pas que c'eſt un petit libertin qu'on a chaſſé de la maiſon de ſon pere, parce qu'il ne vouloit rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laiſſez-le aller où il vou-

dra....Hé bien donc! que Dieu le conduiſe ; je ſerois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des poliſſons à-peu-près de ſon âge, qui l'agacent & ſe moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & ſans protection, il ſe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve, avec beaucoup de ſurpriſe, que ſon nœud d'épaule & ſon parement d'or ne le font pas plus reſpecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoiſſoit point, & que j'avois chargé de veiller ſur lui, le ſuivoit pas à pas ſans qu'il y prît garde, & l'accoſta, quand il en fut tems. Ce rôle, qui reſſembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac, demandoit un homme d'eſprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit ſi bien ſentir l'imprudence de ſon équipée, qu'au bout d'une

demi-heure il me le ramena ſouple, confus, & n'ôſant lever les yeux.

Pour achever le déſaſtre de ſon expédition, préciſément au moment qu'il rentroit, ſon pere deſcendoit pour ſortir & le rencontra ſur l'eſcalier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (16). Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds ſous terre. Sans s'amuſer à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus ſèchement que je ne m'y ſerois attendu : quand vous voudrez ſortir ſeul, vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maiſon, quand cela vous arrivera, ayez ſoin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus ſans reproche & ſans raillerie, mais avec un peu de gravité ; &, de peur qu'il ne ſoupçon-

---

(16) En cas pareil, on peut ſans riſque, exiger d'un enfant la vérité ; car il ſait bien alors qu'il ne ſauroit la déguiſer, & que, s'il ôſoit dire un menſonge, il en ſeroit à l'inſtant convaincu.

nât que tout ce qui s'étoit paſſé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis, avec grand plaiſir, qu'il paſſoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout ſeul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de ſortir ſans moi.

C'eſt par ces moyens & d'autres ſemblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois ſans lui rien preſcrire, ſans lui rien défendre, ſans ſermons, ſans exhortations, ſans l'ennuyer de leçons inutiles. Auſſi tant que je parlois, il étoit content: mais mon ſilence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque choſe n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la choſe même; mais revenons.

Non-ſeulement ces exercices continuels ainſi laiſſés à la ſeule direction

de la Nature en fortifiant le corps n'abrutiſſent point l'eſprit ; mais au contraire ils forment en nous la ſeule eſpece de raiſon dont le premier âge ſoit ſuſceptible , & la plus néceſſaire à quelque âge que ce ſoit. Ils nous apprennent à bien connoître l'uſage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans , l'uſage des inſtrumens naturels qui ſont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque ſtupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & ſous les yeux de ſa mere, lequel, ignorant ce que c'eſt que poids & que réſiſtance , veut arracher un grand arbre, ou ſoulever un rocher ? La premiere fois que je ſortis de Genève, je voulois ſuivre un cheval au galop, je jetois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfans du village , j'étois un véritable idiot pour eux. A dix-huit ans , on

apprend en Philoſophie ce que c'eſt qu'un levier : il n'y a point de petit Payſan, à douze, qui ne ſache ſe ſervir d'un levier mieux que le premier Méchanicien de l'académie. Les leçons que les Écoliers prennent entr'eux dans la cour du College leur ſont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Claſſe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre ; il viſite, il regarde, il flaire, il ne reſte pas un moment en repos, il ne ſe fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainſi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainſi dire, dans l'eſpace du Monde. Toute la différence eſt, qu'à la vue, commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour obſerver, les mains que lui donna la Nature, & l'autre l'odorat ſubtil dont elle l'a doué. Cette diſpoſition bien ou mal cultivée eſt ce qui rend les enfans adroits ou lourds,

pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens, encore purs, sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres; c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison

ſenſitive, c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui ; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſavoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les inſtrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces inſtrumens, il faut les faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur uſage. Pour apprendre à penſer, il faut donc exercer nos membres, nos ſens, nos organes, qui ſont les inſtrumens de notre intelligence ; &, pour tirer tout le parti poſſible de ces inſtrumens, il faut que le corps, qui les fournit, ſoit robuſte & ſain. Ainſi, loin que la véritable raiſon de l'homme ſe forme indépendamment du corps, c'eſt la bonne conſtitution du corps qui rend les

opérations de l'esprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre? Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins. Quel enfant de douze ans ne sait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ses Maîtres lui ont appris?

Messieurs, vous vous trompez; j'enseigne à mon Eleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres; c'est celui d'être ignorant; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour

jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint-Marc à un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci, pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuie ce sentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant: pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muscles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dresser à l'âpreté de la dislocation, de la colique & de

tous les maux. Le ſage Locke, le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le pédant de Crouzas, ſi différens entr'eux dans tout le reſte, s'accordent tous en ce ſeul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eſt le plus judicieux de leurs préceptes; c'eſt celui qui eſt & ſera toujours le plus négligé. J'ai déjà ſuffiſamment parlé de ſon importance; & comme on ne peut là-deſſus donner de meilleures raiſons, ni des regles plus ſenſées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obſervations aux ſiennes.

Les membres d'un corps qui croît doivent être tous au large dans leur vêtement; rien ne doit gêner leur mouvement, ni leur accroiſſement; rien de trop juſte, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout

aux enfans. Les humeurs, ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, &, pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jaquette auſſi long-tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille; ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes; les premieres ſont plus

du goût des enfans; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne conſulteroit pas en ceci des convenances ſi naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle eſt riche, leurs cœurs ſont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaiſies de l'opinion; & ce goût ne leur eſt sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne ſauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation. Non-ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe; on voit même d'inſenſés Gouverneurs menacer leurs Eleves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient: Sachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres.

Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la Jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté, j'aurois soin que ses habits les plus riches fussent les plus incommodes; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours assujetti à mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaieté devant sa magnificence : s'il vouloit se mêler aux jeux d'autres enfans plus simplement mis, tout cesseroit, tout disparoîtroit à l'instant. Enfin, je l'ennuierois, je le rassasierois tellement de son faste, je le rendrois tellement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés, être à son aise & libre est toujours son premier desir : le vêtement le plus sim-

ple, le plus commode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laissant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air; l'autre le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il suit de-là que les gens casaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, la même, à-peu-près, dans toutes les saisons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur tems *sub dio*, doivent être toujours vêtus légerement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de

l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce sera la pratique constante de mon Émile : en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires ; mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingt ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue ; les Perses la couvroient de grosses tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont, selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la distinction que fit Hérodote sur un champ de ba-

(17) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, page 109, premiere édition.

taille entre les crânes des Perſes & ceux des Égyptiens. Comme donc il importe que les eaux de la tête deviennent plus dûrs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau, non-ſeulement contre les bleſſures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impreſſions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que ſi, pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce ſoit un bonnet mince, à claire voie, & ſemblable au rezeau dans lequel les Baſques enveloppent leurs cheveux. Je ſais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'obſervation de Chardin que de mes raiſons, croiront trouver par-tout l'air de Perſe; mais moi je n'ai pas choiſi mon Eleve Européen pour en faire un Aſiatique.

En général, on habille trop les en-

fans, & fur tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incommode jamais, quand on les y laiffe expofés de bonne heure : mais le tiffu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laiffant un trop libre paffage à la tranfpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuifement inévitable. Auffi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît conftant, par la comparaifon des Peuples du Nord & de ceux de Midi, qu'on fe rend plus robufte en fupportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à mefure que l'enfant grandit, & que fes fibres fe fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du foleil; en allant par dégrés, vous l'endurciriez fans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & fenfés qu'il nous donne, retom-

be dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raisonneur aussi exact. Ce même homme qui veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais, ni qu'ils se couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puisqu'il veut que les souliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire, du corps par rapport aux pieds, les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au visage ? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme soit tout visage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il soit tout pieds ?

---

(18) Comme si les petits Paysans choisissoient la terre bien sèche pour s'y asseoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais ouï dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux. A écouter là-dessus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatismes.

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que, quand l'enfant a ſoif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre-humain ſe fût cent fois détruit, avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Émile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le ſeul ſoin que je recommande, eſt de diſtinguer la qualité des eaux. Si c'eſt de l'eau de rivie re, donnez-là lui ſur

le champ telle qu'elle sort de la riviere. Si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque tems à l'air, avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes, les rivieres sont chaudes; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles soient à la température de l'atmosphere. L'hiver, au contraire, l'au de source est, à cet égard, moins dangereuse que l'eau de riviere. Mais il n'est ni naturel ni fréquent qu'on se mette l'hiver en sueur, sur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant incessamment sur la peau, répercute en-dedans la sueur, & empêche les pores de s'ouvrir assez pour lui donner un passage libre. Or, je ne prétends pas qu'Émile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laissons-le boire quand il aura soif;

qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignions aucun accident.

Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif, qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout, prenez ces précautions, sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade, que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la Nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis que le soleil est sous l'horison; & que air échauffé de ses rayons ne

maintient pas nos ſens dans un ſi grand calme. Ainſi l'habitude la plus ſalutaire eſt certainement de ſe lever & de ſe coucher avec le ſoleil. D'où il ſuit que dans nos climats, l'homme & tous les animaux ont en général beſoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eſt pas aſſez ſimple, aſſez naturelle, aſſez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à une uniformité, au point de la lui rendre néceſſaire. Sans doute il faut s'aſſujettir aux regles; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcrettement votre Eleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la Nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-deſſus de cette loi; qu'il doit pouvoir ſe coucher tard, ſe lever matin,

être éveillé brusquement, passer les nuits debout, sans en être incommodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement & par dégrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables: la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent par tout: il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & dissout le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là résultent souvent la

pierre ou d'autres incommodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit est celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Émile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas beſoin qu'on nous amene des eſclaves de Perſe pour faire nos lits; en labourant la terre, nous remuons nos matelas.

Je ſais par expérience que, quand un enfant eſt en ſanté, l'on eſt maître de le faire dormir & veiller preſqu'à volonté. Quand l'enfant eſt couché, & que de ſon babil il ennuie ſa Bonne, elle lui dit, *dormez*; c'eſt comme ſi elle lui diſoit, *portez-vous bien*, quand il eſt malade. Le vrai moyen de le faire dormir eſt de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il ſoit forcé de ſe taire, & bien-tôt il dormira: les ſermons ſont toujours bons à quelque choſe; autant vaut le prêcher que le

bercer : mais ſi vous employez le ſoir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Émile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé bruſquement. Au ſurplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, ſi je ne ſavois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à ſe lever, pour ainſi dire, à ma volonté, ſans que je lui diſe un ſeul mot.

S'il ne dort pas aſſez, je lui laiſſe entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuſe, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laiſſer au ſommeil : s'il dort trop, je lui montre à ſon réveil un amuſement de ſon goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis : demain à ſix heures on part pour la pêche, on ſe va promener à tel endroit, voulez-vous en être ? il con-

ſent, il me prie de l'éveiller, je promets, ou je ne promets point, ſelon le beſoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur, ſi bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reſte, s'il arrivoit, ce qui eſt rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la pareſſe, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à fait, mais lui adminiſtrer quelque ſtimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'eſt pas queſtion de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la Nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adreſſe, on ne pût inſpirer le goût, même la fureur aux enfans, ſans vanité, ſans émulation, ſans jalouſie. Leur vivacité, leur eſprit imitateur

ſuffiſent ; ſur-tout leur gaieté naturelle, inſtrument dont la priſe eſt sûre, & dont jamais précepteur ne ſut s'aviſer. Dans tous les jeux où ils ſont bien perſuadés que ce n'eſt que jeu, ils ſouffrent ſans ſe plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne ſouffriroient jamais autrement, ſans verſer des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute eſpece ſont les amuſemens des jeunes ſauvages ; preuve que la douleur même à ſon aſſaiſonnement, qui peut en ôter l'amertume ; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de ſavoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les diſciples de le ſavourer ſans grimace. Me voilà de nouveau, ſi je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en ſouffre point eſt cependant l'aſſujettiſſement de l'homme à la douleur, aux maux de ſon eſ-

pece aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoûte au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre; plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches même de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainsi dire: il sera vivant ou mort, rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la mort. La constance & la fermeté sont, ainsi que les autres vertus, des

apprentiſſages de l'enfance : mais ce n'eſt pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enſeigne ; c'eſt en les leur faiſant goûter, ſans qu'ils ſachent ce que c'eſt.

Mais à propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Éleve, relativement au danger de la petite vérole ? La lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou ſi nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? Le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie eſt la plus précieuſe, au riſque de celui où elle l'eſt le moins ; ſi toutefois on peut donner le nom de riſque à l'inoculation bien adminiſtrée.

Mais le ſecond eſt plus dans nos principes généraux, de laiſſer faire en tout la Nature, dans les ſoins qu'elle aime à prendre ſeule, & qu'elle abandonne auſſi tôt que l'homme veut s'en mêler. L'homme de la Nature eſt tou-

jours préparé : laiſſons-le inoculer par le maître ; il choiſira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclurre que je blâme l'inoculation : car le raiſonnement ſur lequel j'en exempte mon Éleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en ſeront attaqués : ſi vous la laiſſez venir au haſard, il eſt probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on réſiſte d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus néceſſaire, & la raiſon de cela ſe ſent aiſément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Emile. Il ſera inoculé, ou il ne le ſera pas, ſelon le tems, les lieux, les circonſtances : cela eſt preſque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître ſon mal d'avance ; c'eſt quelque choſe :

mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du Médecin ; c'eſt encore plus.

Une éducation excluſive, qui tend ſeulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin, apprennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela ; mais preſqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un Artiſan peut ſavoir nager auſſi-bien que qui que ce ſoit. Cependant, ſans avoir fait ſon académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en ſert aſſez pour le beſoin ; mais dans l'eau, ſi l'on ne nage, on ſe noye, & l'on ne nage point ſans l'avoir appris. Enfin, l'on n'eſt pas obligé de monter à cheval ſous peine de la vie, au-lieu que nul n'eſt sûr d'éviter un danger auquel on eſt ſi ſouvent expo-

sé. Émile sera dans l'eau comme sur la terre ; que ne peut-il vivre dans tous les élémens? Si l'on pouvoit apprendre à vôler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noye en apprenant à nager; qu'il se noye en apprenant, ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule vanité qui nous rend téméraires ; on ne l'est point, quand on n'est vu de personne: Émile ne le seroit pas, quand il seroit vu de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont ; mais il faut s'apprivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler ; c'est une partie essentielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guères d'imprudence

d'imprudence à craindre, quand je réglerai le ſoin de ſa conſervation ſur celui que je dois à la mienne.

Un enfant eſt moins grand qu'un homme; il n'a ni ſa force ni ſa raiſon; mais il voit & entend auſſi bien que lui, ou à très-peu-près; il a le goût auſſi ſenſible, quoiqu'il l'ait moins délicat, & diſtingue auſſi-bien les odeurs, quoiqu'il n'y mette pas la même ſenſualité. Les premieres facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous ſont les ſens. Ce ſont donc les premiers qu'il faudroit cultiver; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & méchanique, qui ſert à rendre le

corps robuste, sans donner aucune prise au jugement : nager, courir, sauter, fouetter un sabot, lancer des pierres ; tout cela est fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes ? N'avons-nous pas aussi des yeux, des oreilles, & ces organes sont-ils superflus à l'usage des premiers ? N'exercez donc pas seulement les forces, exercez tous les sens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance : faites toujours en sorte que l'estimation de l'effet précede l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisans ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvemens, & à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux ?

S'agit-il d'ébranler une masse ? s'il prend un lévier trop long, il dépensera trop de mouvement ; s'il le prend trop court, il n'aura pas assez de force : l'expérience lui peut apprendre à choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. S'agit-il de porter un fardeau ? s'il veut le prendre aussi pesant qu'il peut le porter, & n'en point essayer qu'il ne soulève, ne sera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue ? Sait-il comparer des masses de même matiere & de différentes grosseurs ? qu'il choisisse entre des masses de même grosseur & de différentes matieres ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un seau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maî-

tres de l'ufage de tous nos fens. Il y en a un, favoir le toucher, dont l'action n'eft jamais fupendue durant la veille; il a été répandu fur la furface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenfer. C'eft auffi celui dont, bon gré, malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conféquent nous avons moins befoin de donner une culture particuliere. Cependant nous obfervons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils font forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier fens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obfcurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & fans lumiere, tout ce qu'ils

ſont de jour & ſans yeux? Tant que le ſoleil luit, nous avons ſur eux l'avantage; dans les ténebres ils ſont nos guides à leur tour. Nous ſommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles ſavent toujours ſe conduire, & que nous n'ôſons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on. Eh! quoi, toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin? Pour moi, j'aime mieux qu'Émile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Êtes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit? frappez des mains; vous appercevrez au raiſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez-vous ſuc-

cessivement de tous les côtés ; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Êtes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le visage, non-seulement en quel sens vous allez, mais si le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces observations & mille autres semblables, ne peuvent bien se faire que de nuit ; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous serons aidés ou distraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que de connoissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraie naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19).

(19) Cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses de soleil.

La raiſon, les connoiſſances, l'eſprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raiſonneurs, des eſprits-forts, des Philoſophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices : on ſe trompe ; il y a une cauſe naturelle. Quelle eſt cette cauſe ? La même qui rend les ſourds défians & le peuple ſuperſtitieux ; l'ignorance des choſes qui nous environnent & de ce qui ſe paſſe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs

---

(20) En voici encore une autre cauſe bien expliquée par un Philoſophe dont je cite ſouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inſtruiſent encore plus ſouvent.

« Lorſque par des circonſtances particulieres nous » ne pouvons avoir une idée de la diſtance, & que » nous ne pouvons juger des objets que par la gran» deur de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils for-

impreſſions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y ſuppoſerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire & dont il m'eſt impoſſible de me ga-

---

» ment dans nos yeux, nous nous trompons alors » néceſſairement ſur la grandeur de ces objets; tout » le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit, on » prend un buiſſon, dont on eſt près, pour un grand » arbre dont on eſt loin, ou bien on prend un grand » arbre éloigné pour un buiſſon qui eſt voiſin: de » même, ſi on ne connoît pas les objets par leur for- » me, & qu'on ne puiſſe avoir par ce moyen aucune » idée de diſtance, on ſe trompera encore néceſſai- » rement; une mouche qui paſſera avec rapidité à » quelques pouces de diſtance de nos yeux, nous pa- » roîtra dans ce cas être un oiſeau qui en ſeroit à une » grande diſtance; un cheval qui ſeroit ſans mouve- » ment dans le milieu d'une campagne & qui ſeroit » dans une attitude ſemblable, par exemple, à celle » d'un mouton, ne nous paroîtroit plus qu'un gros » mouton, tant que nous ne reconnoîtrons pas que » c'eſt un cheval; mais dès que nous l'aurons recon- » nu, il nous paroîtra dans l'inſtant gros comme un » cheval, & nous rectifierons ſur le champ notre pre- » mier jugement.

» Toutes les fois qu'on ſe trouvera, dans la nuit, » dans des lieux inconnus, où l'on ne pourra juger » de la diſtance, & où l'on ne pourra reconnoître » la forme des choſes à cauſe de l'obſcurité, on ſera » en danger de tomber à tout inſtant dans l'erreur » au ſujet des jugemens que l'on fera ſur les objets » qui ſe préſenteront; c'eſt de-là que vient la frayeur » & l'eſpece de crainte intérieure que l'obſcurité de

rantir ? J'ai beau ſavoir que je ſuis en ſûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le ſais jamais auſſi bien que ſi je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un ſujet de crainte que je

---

» la nuit fait ſentir à preſque tous les hommes ; c'eſt
» ſur cela qu'eſt fondée l'apparence des ſpectres & des
» figures giganteſques & épouvantables que tant de
» gens diſent avoir vues. On leur répond communé-
» ment que ces figures étoient dans leur imagination ;
» cependant elles pouvoient être réellement dans
» leurs yeux, & il eſt très-poſſible qu'ils aient en effet
» vu ce qu'ils diſent avoir vu ; car il doit arriver né-
» ceſſairement, toutes les fois qu'on ne pourra juger
» d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil,
» que cet objet inconnu groſſira & grandira, à me-
» ſure qu'on en ſera plus voiſin, & que, s'il a d'abord
» paru au ſpectateur qui ne peut connoître ce qu'il
» voit, ni juger à quelle diſtance il le voit ; que, s'il
» a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques
» pieds lorſqu'il étoit à la diſtance de vingt ou trente
» pas, il doit paroître haut de pluſieurs toiſes lorſ-
» qu'il n'en ſera plus éloigné que de quelques pieds,
» ce qui doit en effet l'étonner & l'effrayer, juſqu'à
» ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le re-
» connoître ; car dans l'inſtant même qu'il reconnoî-
» tra ce que c'eſt, cet objet, qui lui paroiſſoit gigan-
» teſque, diminuera tout-à-coup, & ne lui paroîtra
» plus avoir que ſa grandeur réelle ; mais ſi l'on fuit
» ou qu'on n'ôſe approcher, il eſt certain qu'on n'aura
» d'autre idée de cet objet que celle de l'image qu'il
» formoit dans l'œil, qu'on aura réellement vu une
» figure giganteſque ou épouvantable par la grandeur
» & par la forme. Le préjugé des ſpectres eſt donc
» fondé dans la Nature, & ces apparences ne dépen-

n'avois pas en plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guères agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit; aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce

---

» dent pas, comme le croient les Philosophes, uniquement de l'imagination. » *Hist. Nat. T. VI. pag.* 22. in-12.

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cause expliquée dans ce passage, on voit que l'habitude de marcher la nuit doit nous apprendre à distinguer les apparences que la ressemblance des formes & la diversité des distances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obscurité: car lorsque l'air est encore assez éclairé pour nous laisser appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interposé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués, quand l'objet est plus loin de nous; ce qui suffit, à force d'habitude, pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelqu'explication qu'on préfere, ma méthode est donc toujours efficace, & c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

qui eſt le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je abſolument rien ? Je ne ſuis pas pour cela tranquille ; car enfin ſans bruit on peut encore me ſurprendre. Il faut que je ſuppoſe les choſes telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainſi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en ſuis plus maître ; & ce que j'ai fait pour me raſſurer, ne ſert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; ſi je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inſpire le ſoin de me conſerver ne me donne que ſujets de crainte. Tout ce qui doit me raſſurer n'eſt que dans ma raiſon : l'inſtinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penſer qu'on n'a rien à craindre, puiſqu'alors on n'a rien à faire ?

La cauſe du mal trouvée indique le

remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination ; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire ; & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio* ; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres : menez-l'y souvent, & soyez sûr que tous les argumens de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toîts, & l'on ne doit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'est si triste que les ténèbres : n'allez pas enfermer votre enfant dans

un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte ; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde, en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſant, je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même ; car, pour bien faire ce livre, il faut que je le faſſe avec plaiſir.

J'étois à la campagne en penſion, chez un Miniſtre appelé M. Lamber-

cier. J'avois pour camarade un Cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard étoit singulierement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très-obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mîrent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit passer par le cimetiere, je le traversai gaillardement; car tant que je me sentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que

je crus ressembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obscurité profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurerent. Honteux de ma frayeur, je reviens sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'Eglise. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le susse très-bien, ayant tourné sans m'en appercevoir, je la cherchai long-tems à gauche, je m'embarrassai dans les bancs, je ne

ſavois plus où j'étois; &, ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleverſement inexprimable. Enfin, j'apperçois la porte, je viens à bout de ſortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien réſolu de n'y jamais rentrer ſeul qu'en plein jour.

Je reviens juſqu'à la maiſon. Prêt à entrer, je diſtingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, &, confus de m'y voir expoſé, j'héſite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiſelle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la ſervante de prendre la lanterne, & M. Lambercier ſe diſpoſer à me venir chercher, eſcorté de mon intrépide couſin, auquel enſuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inſtant toutes mes frayeurs ceſſent, & ne me laiſſent que celle d'être ſurpris dans ma fuite: je cours, je vôle

au Temple : ſans m'égarer, ſans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois ſauts je ſuis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible ſur la table, effaré, mais palpitant d'aiſe d'avoir prévenu le ſecours qui m'étoit deſtiné.

On me demandera ſi je donne ce trait pour un modele à ſuivre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces ſortes d'exercices ? Non ; mais je le donne pour preuve que rien n'eſt plus capable de raſſurer quiconque eſt effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voiſine une compagnie aſſemblée rire & cauſer tranquillement. Je voudrois qu'au-lieu de s'amuſer ainſi ſeul avec ſon Éleve, on raſſemblât les ſoirs beaucoup d'enfans de bonne humeur ; qu'on ne les envoyât pas d'abord ſé-

parément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hasardât aucun parfaitement seul, qu'on ne se fût bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je ferois dans une grande salle une espece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuosités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrape une autre boîte presque semblable, bien garnie de bonbons; je désignerois en termes clairs, mais succincts, le lieu précis où se trouve la bonne boîte; je donnerois le renseignement suffisant pour la distinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (21); puis, après

(21) Pour les exercer à l'attention, ne leur dites ja-

avoir fait tirer au ſort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, juſqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée; ce que j'aurois ſoin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de ſon expédition. La boîte ſe met ſur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuſe, quand, au-lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés ſur de la mouſſe ou ſur du coton, un hanneton, un eſcargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on ſuſpendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit

---

mais que des choſes qu'ils aient un intérêt ſenſible & préſent à bien entendre; ſur-tout point de longueurs, jamais un mot ſuperflu. Mais auſſi ne laiſſez dans vos diſcours ni obſcurité ni équivoque.

meuble qu'il s'agira d'aller chercher, ſans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera ſera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de ſon chapeau blanchi, le bout de ſes ſouliers, la baſque de ſon habit, ſa marche trahiront ſa maladreſſe. En voilà bien aſſez, trop peut-être, pour faire entendre l'eſprit de ces ſortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me liſez point.

Quels avantages un homme ainſi élevé n'aura-t-il pas la nuit ſur les autres hommes? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténèbres, ſes mains exercées à s'appliquer aiſément à tous les corps environnans, le conduiront ſans peine dans la plus épaiſſe obſcurité. Son imagination, pleine des jeux nocturnes de ſa jeuneſſe, ſe tournera difficilement ſur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au-lieu de ceux des eſprits follets, ce ſeront ceux de ſes anciens

camarades: s'il ſe peint une aſſemblée, ce ne ſera point pour lui le ſabat, mais la chambre de ſon Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies ne lui ſera jamais affreuſe; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire: il ſera prêt à toute heure, auſſi-bien ſeul, qu'avec ſa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra ſans s'égarer, il ira juſqu'à la tente du Roi ſans éveiller perſonne, il s'en retournera ſans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhéſus: adreſſez-vous à lui ſans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulyſſe.

J'ai vu des gens vouloir, par des ſurpriſes, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode eſt très-mauvaiſe; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne ſert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raiſon, ni

l'habitude ne peuvent raſſurer ſur l'idée d'un danger préſent, dont on ne peut connoître le dégré, ni l'eſpece; ni ſur la crainte des ſurpriſes, qu'on a ſouvent éprouvées. Cependant, comment s'aſſurer de tenir toujours votre Éleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me ſemble, dont on puiſſe le prévenir là-deſſus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Émile, dans le cas d'une juſte défenſe; car l'aggreſſeur ne vous laiſſe pas juger s'il veut vous faire mal ou peur; &, comme il a pris ſes avantages, la fuite même n'eſt pas un refuge pour vous. Saiſiſſez donc hardiment celui qui vous ſurprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; ſerrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il ſe débat, frappez, ne marchandez point les coups; &, quoi qu'il puiſſe dire ou faire, ne lâchez jamais priſe, que vous ne ſachiez bien ce que c'eſt: l'éclairciſſement vous apprendra probablement qu'il



Chiron. Liv. II.

n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaiſans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre; parce que nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que, l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus sûrs, précisément, parce qu'ils ſont les plus bornés: car, ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine; au-lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force

des mufcles à l'action des nerfs, nous uniffons, par une fenfation fimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la folidité. Ainfi le toucher, étant de tous les fens celui qui nous inftruit le mieux de l'impreffion que les corps étrangers peuvent faire fur le nôtre, eft celui dont l'ufage eft le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiffance néceffaire à notre confervation.

Comme le toucher exercé fupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-t-il pas auffi fuppléer à l'ouïe jufqu'à certain point, puifque les fons excitent dans les corps fonores des ébranlemens fenfibles au tact? En pofant une main fur le corps d'un violoncelle, on peut, fans le fecours des yeux ni des oreilles, diftinguer à la feule maniere dont le bois vibre & frémit, fi le fon qu'il rend eft grave ou aigu, s'il eft tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce

exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or, ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus: d'autres, au contraire, l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, ac-

quiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence est sensible dans l'usage des instrumens de musique : le toucher dur & meurtrissant du violoncelle, de la contre-basse, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrémités. Le toucher lice & poli du clavessin les rend aussi flexibles & plus sensibles en même tems. En ceci donc le clavessin est à préférer.

Il importe que la peau s'endurcisse aux impressions de l'air, & puisse braver ses altérations ; car c'est elle qui défend tout le reste. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que sa peau, devenue presque osseuse, perdît ce sentiment exquis, qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe, &, selon l'espece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obscurité, frissonner en diverses manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve ſoit forcé d'avoir toujours ſous ſes pieds une peau de beuf? Quel mal y auroit-il que la ſienne propre pût au beſoin lui ſervir de ſemelle! Il eſt clair qu'en cette partie, la délicateſſe de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut ſouvent beaucoup nuire. Eveillés, à minuit, au cœur de l'hiver, par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouverent plutôt leurs fuſils que leurs ſouliers. Si nul d'eux n'avoit ſu marcher nuds pieds, qui ſait ſi Geneve n'eût point été priſe?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute ſaiſon, par la chambre, par l'eſcalier, par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; ſeulement j'aurai ſoin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels; du reſte, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favoriſent les évolutions du

corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur; qu'il trouve toujours son équilibre; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, long-tems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où

(22) Célebre Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comédien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours sûre en France. Le vrai talent, plus simple & moins charlatan

il les fait : mais, au-lieu d'occuper éternellement mon Éleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poser, tantôt le pied, tantôt la main, pour suivre légerement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danseur de l'Opéra.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est-là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup-d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur

n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des sots.

aucun ? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, précisément parce qu'il eſt le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger

la grandeur des objets & leur distance, qu'une même mesure, savoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture est un effet simple d'une cause composée, le jugement qu'il excite en nous laisse chaque cause particuliere indéterminée, ou devient nécessairement fautif. Car comment distinguer à la simple vue si l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, est tel parce que ce premier objet est en effet plus petit, ou parce qu'il est plus éloigné?

Il faut donc suivre ici une méthode contraire à la précédente; au-lieu de simplifier la sensation, la doubler, la vérifier toujours par une autre; assujettir l'organe visuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & reglée du second. Faute de nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très-inexactes. Nous n'avons nulle précision dans

le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les distances; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingénieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous; & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement, à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises? L'échelle de la grange est-elle

bonne pour cela ? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les fossés du Château ; combien de brasses doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle ? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? sera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages ; auquel des deux serons-nous plutôt pour dîner ? &c.

Il s'agissoit d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire : il s'étoit persuadé, je ne sais comment, qu'un homme de son rang ne devoit rien faire ni rien savoir, & que sa noblesse devoit lui

tenir lieu de bras, de jambes, ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied léger, l'adreſſe de Chiron même eût eu peine à ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande, que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien. J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller: comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire? Courir moi-même eût été un moyen peu ſûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris: moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup; nous en

mangions chacun un à la promenade (23), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux; il en auroit pu manger six, sans s'incommoder : il dépêche promptement le sien pour me demander e troisieme. Non, lui dis-je; je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions : mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appelai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous asseoir; au signal donné les petits garçons partirent : le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea

(23) Promenade champêtre, comme on verra dans l'instant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de l'un & de l'autre sexe. C'est-là qu'ils commencent à se rendre vains & à vouloir être regardés; c'est au Luxembourg, aux Tuileries, surtout au Palais royal, que la belle Jeunesse de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend si ridicule, & la fait huer & détester dans toute l'Europe.

fans miféricorde aux yeux des fpectateurs & du vaincu.

Cet amufement valoit mieux que le gâteau ; mais il ne prit pas d'abord & ne produifit rien. Je ne me rebutai, ni ne me preffai ; l'inftitution des enfans eft un métier où il faut favoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; fouvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux, pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le difputoient, n'étoient pas ambitieux : celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout fe faifoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y fouffrois plufieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice, que tous les paffans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois

mon petit bon-homme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit près d'atteindre ou de passer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens usoient quelquefois de supercherie ; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient tomber, ou poussoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but ; on verra bientôt la raison de cette prévoyance ; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes, il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir ; mais je compris que mon stra-

tagême avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée,) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse ; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé! bien : mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon ! lui dis-je en riant ; est-ce qu'un Chevalier sait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment, ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix,

il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à la fois, je fis, sans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible; mais, quoique je laissasse le choix à mon Disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarrasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à-peu-près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cepen-

dant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis: de quoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point: comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage, si vous savez vous en prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit, &, pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les

pas ; mais la meſure des pas d'un enfant eſt lente & fautive ; de plus, je m'aviſai de multiplier les courſes dans un même jour, & alors l'amuſement devenant une eſpece de paſſion, l'on avoit regret de perdre à meſurer les lices le tems deſtiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accommode mal de ces lenteurs ; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux eſtimer une diſtance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas viſuel, que, quand je lui mettois par la penſée un gâteau ſur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil preſque auſſi ſûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue eſt de tous les ſens celui dont on peut le moins ſéparer les jugemens de l'eſprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir ; il faut avoir long-tems comparé la

vue au toucher, pour accoutumer le premier de ces deux ſens à nous faire un rapport fidele des figures & des diſtances: ſans le toucher, ſans le mouvement progreſſif, les yeux du monde les plus perçans ne ſauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'Univers entier ne doit être qu'un point pour une huître; il ne lui paroîtroit rien de plus, quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'eſt qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de meſurer les dimenſions, qu'on apprend à les eſtimer: mais auſſi, ſi l'on meſuroit toujours, le ſens ſe repoſant ſur l'inſtrument n'acquerroit aucune juſteſſe. Il ne faut pas non plus que l'enfant paſſe tout d'un coup de la meſure à l'eſtimation; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu

d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ses premieres opérations par des mesures réelles, afin qu'il corrigeât ses erreurs, & que, s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à-peu-près les mêmes en tous lieux; les pas d'un homme, l'étendue de ses bras, sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son gouverneur peut lui servir de toise; s'il estime la hauteur d'un clocher, qu'il le toise avec les maisons. S'il veut savoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche; & sur-tout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fasse lui-même.

On ne sauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître

aussi leurs figures, & même à les imiter; car, au fond, cette imitation ne tient absolument qu'aux loix de la perspective, & l'on ne peut estimer l'étendue sur ses apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, essayent tous de dessiner; je voudrois que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'œil juste & la main flexible; & en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquierre la perspicacité du sens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à dessiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit dessiner que sur des dessins: je veux qu'il n'ait d'autre maître que la Nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même & non pas le papier qui le représente,

qu'il crayonne une maiſon ſur une maiſon, un arbre ſur un arbre, un homme ſur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fauſſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'à ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans ſon imagination; de peur que, ſubſtituant à la vérité des choſes, des figures biſarres & fantaſtiques, il ne perde la connoiſſance des proportions, & le goût des beautés de la Nature.

Je ſais bien que, de cette maniere, il barbouillera long-tems ſans rien faire de reconnoiſſable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Deſſinateurs, peut-être jamais le diſcernement des effets pittoreſques & le bon goût du deſſin; en

revanche, il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels & une plus prompte expérience du jeu de la perspective : voilà précisément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'est pas tant qu'il sache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore, en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi : mais je serai son émule sans relâche & sans risque ; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie

entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'emploierai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je serois un Apelle que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas par-tout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs, des pinceaux; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence, aussi-bien que

leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la Nature; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre; en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos dessins; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessin répété vingt, trente fois, & montrant, à chaque exemplaire, le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un quarré presqu'informe, jusqu'à celui où sa façade, son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux

intéressans

intéressans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus grossiers de ces dessins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehaussent; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le dessin est véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-simple; il n'a plus besoin d'autre ornement que lui-même, & ce seroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainsi, chacun de nous aspire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner un dessin de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés passeront entre nous en proverbe, & nous admirerons combien d'hommes se rendent justice, en se faisant encadrer ainsi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans; mais c'est notre faute. Nous ne sentons pas que

leur méthode n'eſt point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raiſonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au-lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie eſt bien autant une affaire d'imagination que de raiſonnement. Quand la propoſition eſt énoncée, il faut en imaginer la démonſtration, c'eſt-à-dire, trouver de quelle propoſition déjà ſue celle-là doit être une conſéquence, &, de toutes les conſéquences qu'on peut tirer de cette même propoſition, choiſir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raiſonneur le plus exact, s'il n'eſt inventif, doit reſter court. Auſſi qu'arrive-t-il de-là? Qu'au-lieu de nous faire trouver les démonſtrations, on nous les dicte; qu'au-lieu de nous apprendre à raiſonner, le maître raiſonne pour nous, & n'éxerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que la simple superposition. Pour moi, je ne prétends point apprendre la Géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra: je chercherai les rapports, & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me servir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot. Après cela, quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Emile se moquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soi-

xante dégrés, je décris du ſommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien ſous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, compriſe entre les deux côtés de l'angle, eſt la ſixieme partie du cercle. Après cela je décris du même ſommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce ſecond arc eſt encore la ſixieme partie de ſon cercle; je décris un troiſieme cercle concentrique ſur lequel je fais la même épreuve, & je la continue ſur de nouveaux cercles, juſqu'à ce qu'Emile, choqué de ma ſtupidité, m'avertiſſe que chaque arc, grand ou petit, compris par le même angle ſera toujours la ſixieme partie de ſon cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'uſage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de ſuite ſont égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en ſorte qu'Émile remarque cela,

premierement dans le cercle, & puis je lui dis : si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diamètre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré : nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite; nous

disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallelogrammes, dans les trapezes, &c. On essaiera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire; on tâchera de trouver des raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Eleve que l'art de se bien servir de la regle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessin, ou il n'emploiera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La regle & le compas seront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade, & causer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, à qui, dans son enfance, on avoit appris les rap-

ports des contours & des ſurfaces, en lui donnant chaque jour à choiſir dans toutes les figures géométriques des gauffres iſopérimètres. Le petit gourmand avoit épuiſé l'art d'Archimède pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la juſteſſe; quand il fouette un ſabot, il accroît ſa force en s'en ſervant, mais ſans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adreſſe qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le ballon, les inſtrumens de muſique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-deſſus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas aſſez formés pour les autres. Je trouve ces raiſons mauvaiſes : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laiſſe pas de porter un habit fait comme le ſien. Je

n'entends pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds, je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paumier; mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres; qu'il ne se serve que de balles molles, que ces premieres raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures, & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine; & de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués?

On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit ſans riſque; un volant qui tombe ne fait de mal à perſonne; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup-d'œil ſi juſte que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une ſalle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne ſervent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, ſont trop molles, elles ont moins de reſſort. Mais elles en ſont plus flexibles. Son bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras. On en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine ſemblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adreſſe; c'eſt pour cela que je veux qu'on leur en donne: un homme auſſi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage; nous ne pouvons connoître

l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tout ce qui se fait est faisable. Or, rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne? Qui est-ce qui n'a pas ouï parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célèbre Nicolini? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins

gracieuſes, une oreille moins juſte, une danſe moins légere que dans les Danſeurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts, épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que pluſieurs enfans ne ſachent écrire ou deſſiner à l'âge où d'autres ne ſavent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris ſe ſouvient encore de la petite Angloiſe qui faiſoit à dix ans des prodiges ſur le claveſſin. J'ai vu chez un Magiſtrat, ſon fils, petit bonhomme de huit ans, qu'on mettoit ſur la table, au deſſert, comme une ſtatue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon preſqu'auſſi grand que lui, & ſurprendre par ſon exécution les Artiſtes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me ſemble, que l'inaptitude qu'on ſuppoſe aux enfans pour nos exercices eſt imaginaire, & que, ſi on ne les voit point réuſſir

dans quelques-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici, par rapport au corps, dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans, par rapport à l'eſprit. La différence eſt très-grande; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir, ils ne l'ont pas; au-lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire, ils le font. D'ailleurs, on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la Nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail: car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur pro-

grès en toute chose n'importe pas quant à présent; au-lieu que, lorsqu'il faut nécessairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il est toujours impossible qu'on en vienne à bout sans contrainte, sans fâcherie & sans ennui.

Ce que j'ai dit sur les deux sens dont l'usage est le plus continu & le plus important, peut servir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue, le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, &, si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de

pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent; qui, produiſant des échos, répetent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il eſt bon de la comparer de même à l'ouïe, & de ſavoir laquelle des deux impreſſions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à ſon organe. Quand on voit le feu d'un canon, on peut encore ſe mettre à l'abri du coup; mais ſi-tôt qu'on entend le bruit, il n'eſt plus tems, le boulet eſt là. On peut juger de la dif-

tance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouïe, savoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

L'homme a trois sortes de voix; savoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même: il

a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémiſſemens; mais il ne ſait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une muſique parfaite eſt celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans ſont incapables de cette muſique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même, dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent; ils crient, mais ils n'accentuent pas; & comme il y a peu d'énergie dans leurs diſcours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus ſimple encore, parce que ſes paſſions, n'étant pas éveillées, ne mêleront point leur langage au ſien. N'allez-donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apppren-dre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de ſens pour ſavoir donner un ton à des choſes qu'il ne peut entendre, & de l'expreſſion à des ſentimens qu'il n'éprouva jamais.

Aprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler : à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut ; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colléges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles ; s'il en vouloit chanter ? je tâcherois de lui faire des chansons exprès intéressantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le serai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Écartons de son

cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté; car si la connoissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour savoir chanter que celle des lettres pour savoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant, nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons guères que celle d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au-lieu de les lire on les peut ouïr, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien savoir la musique, il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la sait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulieres, bien cadencées; ensuite à les lier entr'elles par

une modulation très-ſimple ; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple, toujours dérivante des cordes eſſentielles du ton, & toujours indiquant tellement la baſſe qu'il la ſente & l'accompagne ſans peine ; car, pour ſe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au claveſſin.

Pour mieux marquer les ſons, on les articule en les prononçant ; de-là l'uſage de ſolfier avec certaines ſyllabes. Pour diſtinguer les dégrés, il faut donner des noms & à ces dégrés & à leurs différens termes fixes ; de-là les noms des intervalles, & auſſi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A déſignent des ſons

fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur, ou la sixieme note d'un mode majeur. Ainsi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre systême musical, & les syllabes marquent les termes homologues des rapports semblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les syllabes les dégrés du mode. Les Musiciens François ont étrangement brouillés ces distinctions; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons, en sorte que pour eux *ut* & C sont toujours la même chose: ce qui n'est pas, & ne doit pas être; car alors de quoi serviroit C? Aussi

leur maniere de ſolfier eſt-elle d'une difficulté exceſſive ſans être d'aucune utilité, ſans porter aucune idée nette à l'eſprit, puiſque par cette méthode ces deux ſyllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également ſignifier une tierce majeure, mineure, ſuperflue, ou dimimuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres ſur la muſique, eſt-il preciſément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus ſimple & plus claire; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports ſoient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes ſyllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un inſtrument, qu'il ſache établir ſon mode ſur chacun des douze tons qui peuvent lui ſervir de baſe, & que, ſoit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale ſoit toujours *ut* ou *la* ſelon le mode. De cette maniere il

vous concevra toujours, les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste seront toujours présens à son esprit, son exécution sera plus nette & son progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bisarre que ce que les François appellent solfier au naturel; c'est éloigner les idées de la chose pour en substituer d'étrangeres qui ne font qu'égarer. Rien n'est plus naturel que de solfier par transposition, lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique; enseignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leurs couleurs, de leur solidité, de leur grandeur, de leur distance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous sommes instruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere

dont il faut nous y prendre pour vaincre leur résistance, ou pour leur en opposer une qui nous préserve d'en être offensés; mais ce n'est pas assez, notre propre corps s'épuise sans cesse, il a besoin d'être sans cesse renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance, le choix n'est pas indifférent: tout n'est pas aliment pour l'homme; &, des substances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, selon la constitution de son espece, selon le climat qu'il habite, selon son tempérament particulier, & selon la maniere de vivre que lui prescrit son état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir: mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conser-

vation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appétit; &, à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus naturels

naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément : au-lieu qu'en s'aiguisant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit ; mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les sens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment est le lait : nous ne nous accoutumons que par dégrés aux saveurs fortes ; d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, sans assaisonnement & sans sel, firent les festins des premiers hommes (24). La premiere fois qu'un Sauvage boit du

(24) Voyez l'Arcadie de Pausanias ; voyez aussi le morceau de Plutarque transcrit ci-après.

vin, il fait la grimace & le rejette; & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer: nous serions tous abstêmes, si l'on ne nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nós goûts sont simples, plus il sont universels; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain? Voilà la trace de la Nature, voilà donc aussi notre regle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette maniere de vivre est plus saine ou non; ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la Nature,

& celle qui peut le plus aiſément ſe plier à toute autre. Ceux qui diſent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils uſeront étant grands, ne raiſonnent pas bien, ce me ſemble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même, tandis que leur maniere de vivre eſt ſi différente? Un homme épuiſé de travail, de ſoucis, de peines, a beſoin d'alimens ſucculens, qui lui portent de nouveaux eſprits au cerveau; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a beſoin d'une nourriture abondante qui lui faſſe beaucoup de chyle. D'ailleurs, l'homme fait a déjà ſon état, ſon emploi, ſon domicile; mais qui eſt-ce qui peut être ſûr de ce que la fortune réſerve à l'enfant? En toute choſe ne lui donnons point une forme ſi déterminée, qu'il lui en coûte trop d'échanger au beſoin. Ne faiſons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays, s'il ne traîne par-tout à ſa ſuite un cui-

ſinier François, ni qu'il diſe un jour qu'on ne ſait manger qu'en France. Voilà, par parenthèſe, un plaiſant éloge! Pour moi, je dirois, au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne ſavent pas manger, puiſqu'il faut un art ſi particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Auſſi ſommes-nous plus intéreſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne ſont que l'environner. Mille choſes ſont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a preſque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce ſens eſt toute phyſique & matérielle; il eſt le ſeul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les ſenſations duquel elle entre le moins; au-lieu que l'imitation & l'imagination mêlent ſouvent du moral à l'impreſſion de tous

les autres. Auſſi, généralement, les cœurs tendres & voluptueux, les caractères paſſionnés & vraiment ſenſibles, faciles à émouvoir par les autres ſens, ſont-ils aſſez tièdes ſur celui-ci. De cela même qui ſemble mettre le goût au-deſſous d'eux, & rendre plus mépriſable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans eſt de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandiſe eſt ſur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere est un appétit de la Nature, tenant immédiatement au ſens, & que la ſeconde eſt un ouvrage de l'opinion, ſujet au caprice des hommes & à toutes ſortes d'abus. La gourmandiſe eſt la paſſion de l'enfance; cette paſſion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle diſparoît. Eh! croyez-moi; l'enfant ne ceſſera que trop tôt de ſonger à ce qu'il mange, & quand

ſon cœur ſera trop occupé, ſon palais ne l'occupera guères. Quand il ſera grand, mille ſentimens impétueux donneront le change à la gourmandiſe, & ne feront qu'irriter la vanité; car cette derniere paſſion ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance; *fruges conſumere nati.* La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats: laiſſons-lui ſans

regret cet emploi : mieux lui vaut celui là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandiſe ne s'enracine dans un enfant capable de quelque choſe, eſt une précaution de petit eſprit. Dans l'enfance on ne ſonge qu'à ce qu'on mange; dans l'adoleſcence on n'y ſonge plus, tout nous eſt bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un uſage indiſcret d'un reſſort ſi bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amuſemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & ſenſible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier ſur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups de fronde, n'eſt-il pas bien juſte qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner

répare la force qu'il uſe à le gagner (25)? Qu'un jeune Spartiate, à travers les riſques de cent coups de fouet, ſe gliſſe habilement dans une cuiſine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans ſa robe il en ſoit égratigné, mordu, mis en ſang, & que, pour n'avoir par la honte d'être ſurpris, l'enfant ſe laiſſe déchirer les entrailles ſans ſourciller, ſans pouſſer un ſeul cri, n'eſt-il pas juſte qu'il profite enfin de ſa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompenſe; mais pourquoi ne ſeroit-il pas l'effet des ſoins qu'on a pris pour ſe le procurer? Émile ne regarde point le gâteau que j'ai mis ſur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il ſait ſeulement que le ſeul moyen d'avoir ce

---

(25) Il y a bien des ſiècles que les Majorquains ont perdu cet uſage; il eſt du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

gâteau eſt d'y arriver plutôt qu'une autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure ſur la ſimplicité des mets ; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur ſenſualité, mais ſeulement de la ſatisfaire ; & cela s'obtiendra par les choſes du monde les plus communes, ſi l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque pièce de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, ſur-tout l'art de diſpenſer ſobrement tout cela : voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du Monde, ſans leur donner du goût pour les ſaveurs vives, ni riſquer de leur blaſer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'eſt pas naturel à l'homme, eſt l'indifférence que les enfans ont

pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe sur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractere; car, de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie angloise est connue (26); les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages sont cruels

---

(26 Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appelent *Good natured people*; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux.

(27) Les Banians qui s'abstiennent de toute chair, plus séverement que les Gaures, sont presque aussi doux qu'eux; mais comme leur morale est moins pure & leur culte moins raisonnable, ils ne sont pas si honnêtes-gens.

& leurs mœurs ne les portent point à l'être ; cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne sont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homere fait, des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, &, des Lotophages, un Peuple si aimable, qu'aussi-tôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes », disoit Plutarque, « pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des » bêtes ; mais moi je te demande, au » contraire, quel courage d'homme » eut le premier qui approcha de sa » bouche une chair meurtrie, qui » brisa de sa dent les os d'une bête » expirante, qui fit servir devant lui

» des corps morts, des cadavres, & » engloutit dans son estomach des » membres qui, le moment d'auparavant, bêloient, mugissoient, marchoient & voyoient? Comment sa » main put-elle enfoncer un fer dans » le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter » un meurtre? Comment put-il voir » saigner, écorcher, démembrer un » pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des » chairs pantelantes? Comment leur » odeur ne lui fit-elle pas soulever le » cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, » quand il vint à manier l'ordure de » ces blessures, à nétoyer le sang noir » & figé qui les couvroit?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchées;
» Les chairs au feu mugissoient embrochées;
» L'homme ne put les manger sans frémir,
» Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer &

» ſentir la premiere fois qu'il ſurmonta la Nature pour faire cet horrible repas, la premiere fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut ſe nourrir d'un animal qui paiſſoit encore, & qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'eſt de ceux qui commencerent ces cruels feſtins, & non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourroient-ils juſtifier leur barbarie par des excuſes qui manquent à la nôtre, & dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces premiers hommes, comparez les tems ; voyez combien vous êtes heureux & combien nous étions miſérables ! La terre nouvellement formée, & l'air chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre des ſaiſons ; le cours incer-

» tain des rivieres dégradoit leurs rives
» de toutes parts : des étangs, des lacs,
» de profonds marécages inondoient
» les trois quarts de la ſurface du Monde,
» l'autre quart étoit couvert de
» bois & de forêts ſtériles. La terre ne
» produiſoit nuls bons fruits ; nous
» n'avions nuls inſtrumens de labourage,
» nous ignorions l'art de nous
» en ſervir, & le tems de la moiſſon
» ne venoit jamais pour qui n'avoit
» rien ſemé : ainſi la faim ne nous
» quittoit point. L'hiver, la mouſſe
» & l'écorce des arbres étoient nos
» mets ordinaires. Quelques racines
» vertes de chien-dent & de bruyere
» étoient pour nous un régal ; & quand
» les hommes avoient pu trouver des
» feines, des noix & du gland, ils en
» danſoient de joie autour d'un chêne
» ou d'un hêtre, au ſon de quelque
» chanſon ruſtique, appelant la terre
» leur nourrice & leur mere : c'étoit-
» là leur unique fête, c'étoient leurs

» uniques jeux : tout le reste de la vie » humaine n'étoit que douleur, peine » & misere.

» Enfin, quand la terre dépouillée » & nue ne nous offroit plus rien, » forcés d'outrager la Nature pour nous » conserver, nous mangeâmes les com» pagnons de notre misere plutôt que » de périr avec eux. Mais vous, hom» mes cruels, qui vous force à verser » du sang ? Voyez quelle affluence » de biens vous environne, combien » de fruits vous produit la terre ! Que » de richesses vous donnent les champs » & les vignes ! Que d'animaux vous » offrent leur lait pour vous nourrir, » & leur toison pour vous habiller ! » Que leur demandez-vous de plus, » & quelle rage vous porte à com» mettre tant de meurtres, rassasiés » de biens & regorgeant de vivres ? » Pourquoi mentez-vous contre notre » mere, en l'accusant de ne pouvoir » vous nourrir ? Pourquoi péchez-

» vous contre Cérès, inventrice des
» saintes loix, & contre le gracieux
» Bacchus, consolateur des hommes,
» comme si leurs dons prodigués ne
» suffisoient pas à la conservation du
» genre humain? Comment avez-
» vous le cœur de mêler avec leurs
» doux fruits des ossemens sur vos ta-
» bles, & de manger avec le lait le
» sang des bêtes qui vous le donnent?
» Les panthères & les lions, que vous
» appellez bêtes féroces, suivent leur
» instinct par force & tuent les autres
» animaux pour vivre. Mais vous,
» cent fois plus féroces qu'elles, vous
» combattez l'instinct sans nécessité,
» pour vous livrer à vos cruelles dé-
» lices. Les animaux que vous man-
» gez ne sont pas ceux qui mangent
» les autres; vous ne les mangez pas
» ces animaux carnassiers, vous les
» imitez. Vous n'avez faim que des
» bêtes innocentes & douces, qui ne
» font de mal à personne, qui s'atta-

» chent à vous, qui vous ſervent, & » que vous dévorez pour prix de leurs » ſervices.

» O meurtrier contre Nature! ſi tu » t'obſtines à ſoutenir qu'elle t'a fait » pour dévorer tes ſemblables, des » êtres de chair & d'os, ſenſibles & » vivans comme toi, étouffe donc » l'horreur qu'elle t'inſpire pour ces » affreux repas; tue les animaux toi-» même, je dis de tes propres mains, » ſans ferremens, ſans coutelas; dé-» chire-les avec tes ongles, comme » font les lions & les ours; mords » ce beuf & le mets en pieces, en-» fonce tes griffes dans ſa peau; man-» gent cet agneau tout vif, dévore ſes » chairs toutes chaudes, bois ſon ame » avec ſon ſang. Tu frémis, tu n'ôſes » ſentir palpiter ſous ta dent une chair » vivante? Homme pitoyable! tu » commences par tuer l'animal, & » puis tu le manges, comme pour le » faire mourir deux fois. Ce n'eſt pas

» aſſez ; la chair morte te répugne en-
» core ; tes entrailles ne peuvent la
» ſupporter, il la faut transformer par
» le feu, la bouillir, la rôtir, l'aſſai-
» ſonner de drogues qui la déguiſent ;
» il te faut des Charcutiers, des
» Cuiſiniers, des Rôtiſſeurs, des gens
» pour t'ôter l'horreur du meurtre &
» t'habiller des corps morts, afin que
» le ſens du goût, trompé par ces dé-
» guiſemens, ne rejette point ce qui
» lui eſt étrange, & ſavoure avec plai-
» ſir des cadavres dont l'œil même eût
» peine à ſouffrir l'aſpect ».

Quoique ce morceau ſoit étranger à mon ſujet, je n'ai pu réſiſter à la tentation de le tranſcrire, & je crois que peu de lecteurs m'en ſauront mauvais gré.

Au reſte, quelque ſorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & ſimples, laiſſez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur

plaît, & ſoyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigeſtions : mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédommageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appétit n'eſt démeſuré que parce que nous voulons lui donner d'autres regles que celles de la Nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoûtant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main ; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomach. J'en reviens toujours à mes exemples : chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, (ce que je ne crois pas poſſible par ma méthode,) avec des

amuſemens de ſon goût, il eſt ſi aiſé de le diſtraire, qu'on parviendroit à l'épuiſer d'inanition ſans qu'il y ſongeât. Comment des moyens ſi sûrs & ſi faciles échappent-ils à tous les Inſtituteurs ? Hérodote raconte que les Lydiens, preſſés d'une extrême diſette, s'aviſerent d'inventer les jeux & d'autres divertiſſemens avec leſquels ils donnoient le change à leur faim, & paſſoient des jours entiers ſans ſonger à manger (28). Vos ſavans inſtituteurs ont peut-être lu cent fois ce paſſage, ſans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne

---

(28) Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les repréſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'hiſtoire ; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de fables dont la morale eſt très-appropriée au cœur humain.

quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison : je ne pensois pas à cet amusement-là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle substance doit l'affecter, & dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance. J'ai ouï-dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaises odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes sont des sensations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le sens, & n'affectent pas tant parce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela supposé, les goûts des uns, devenus par leurs manieres de vivre si différens des goûts des autres, doivent leur

faire porter des jugemens bien opposés des ſaveurs, & par conſéquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaiſir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaſſeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos ſenſations oiſeuſes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être inſenſibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à ſe promener, & qui ne travaillent pas aſſez pour ſe faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne ſauroient prendre un grand plaiſir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination. Donnant au nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a, dans l'amour, des effets aſſez connus; le doux parfum

d'un cabinet de toilette n'eſt pas un piège auſſi foible qu'on penſe; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa maîtreſſe a ſur le ſein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination, que peu de paſſions ont encore animée, n'eſt guères ſuſceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore aſſez d'expérience pour prévoir avec un ſens ce que nous en promet une autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébété chez la plupart des enfans: non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine, & peut-être plus, que dans les hommes; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, il ne s'en affecte pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous.

Je crois que, ſans ſortir du même ſyſtême, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que, ſi l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas, au fond, qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La Nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre, en

rendant

rendant leurs organes voisins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtions rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la discorde des deux sens est trop grande alors pour pouvoir l'abuser: le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même tems; à la présence de la plus foible, son imagination lui rappelle aussi l'autre; un parfum très-suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'est ainsi que nos indiscrettes précautions augmentent la somme des sensations déplaisantes aux dépends des agréables.

Il me reste à parler dans les livres

ſuivans de la culture d'une eſpece de ſixieme ſens appellé ſens commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier ; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances ; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit ; c'eſt l'art de les comparer entr'elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appellois raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte à former des idées ſimples par le concours de pluſieurs ſenſations ; & ce que j'appelle raiſon intellectuelle ou humaine, conſiſte à former des idées complexes par le concours de pluſieurs idées ſimples.

Suppoſant donc que ma méthode ſoit celle de la Nature, & que je ne me ſois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Éleve à travers les pays des ſenſations juſqu'aux confins de la raiſon puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà, doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux ſur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a ſa perfection convenable, ſa ſorte de maturité qui lui eſt propre. Nous avons ſouvent ouï parler d'un homme fait, mais conſidérons un enfant fait : ce ſpectacle ſera plus nouveau pour nous, & ne ſera peut-être pas moins agréable.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que, quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimeres qui ornent les objets réels, & ſi l'imagination n'ajoûte un charme à ce qui nous

frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid. La terre parée des tréſors de l'automne étale une richeſſe que l'œil admire : mais cette admiration n'eſt point touchante; elle vient plus de la réflexion que du ſentiment. Au printems la campagne preſque nue n'eſt encore couverte de rien; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur eſt touché à ſon aſpect. En voyant renaître ainſi la Nature, on ſe ſent ranimer ſoi-même; l'image du plaiſir nous environne; ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes à ſe joindre à tout ſentiment délicieux ſont déjà ſur le bord de nos paupieres, mais l'aſpect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil ſec.

Pourquoi cette différence? C'eſt qu'au ſpectacle du printems l'imagination joint celui des ſaiſons qui le

doivent ſuivre. A ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoûte les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les myſteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui ſe doivent ſuccéder, & voit moins les objets comme ils seront que comme elle les deſire, parce qu'il dépend d'elle de les choiſir. En automne, au contraire, on n'a plus à voir que ce qui eſt. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire ſur la neige & ſur les frimats.

Telle eſt la ſource du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand eſt-ce que nous goûtons un vrai plaiſir à voir un homme? C'eſt quand la mémoire de ſes actions nous fait rétrograder ſur ſa vie & le rajeunit, pour ainſi dire, à nos yeux. i nous ſommes réduits à le conſidérer tel qu'il eſt, ou à le ſuppoſer tel qu'il

ſera dans ſa vieilleſſe, l'idée de la Nature déclinante efface tout notre plaiſir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers ſa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour ſon âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne ſoit agréable, ſoit pour le préſent, ſoit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, ſans ſouci rongeant, ſans longue & pénible prévoyance; tout entier à ſon être actuel, & jouiſſant d'une plénitude de vie qui ſemble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices, je le contemple enfant, & il me plaît; je l'imagine homme, & il me plaît davantage : ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien: je crois vivre de ſa vie, & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triſte ameublement pour ſon âge! le pauvre enfant ſe laiſſe entraîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe taît, & part, les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaiſirs, viens, mon heureux, mon aimable Éleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné: viens...... Il

arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr, en me voyant, qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement : nous ne dépendons jamais l'un de l'autre; mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi-bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint délicat encore ſans être fade, n'a rien d'une molleſſe efféminée; l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux, que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſéré-

nité native (29) ; de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent ni vain ; ſon viſage, qu'on n'a pas collé ſur des livres, ne tombe point ſur ſon eſtomach : on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée. Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui

(29) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception Italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en François. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit: il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par haſard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un

babil qu'il fait qu'on n'écoute point. Ses idées font bornées, mais nettes ; s'il ne fait rien par cœur, il fait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la Nature ; fon efprit n'eft pas dans fa langue, mais dans fa tête ; il a moins de mémoire que de jugement : il ne fait parler qu'un langage ; mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas fi bien que les autres difent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne fait ce que c'eft que routine, ufage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point fur ce qu'il fait aujourd'hui (30) : il ne fuit jamais de formu-

(30) L'attrait de l'habitude vient de la pareffe naturelle à l'homme, & cette pareffe augmente en s'y livrant : on fait plus aifément ce qu'on a déja fait, la route étant frayée en devient plus facile à fuivre. Auffi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eft très-grand fur les vieillards & fur les gens indolens, très-petit fur la Jeuneffe & fur les gens vifs. Ce régime n'eft bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit

le, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi, n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidelle de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes: & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore un membre actif de la ſociété? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même; il peut en ſavoir juſques-là: il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce

---

davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans, eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes; & la ſeule habitude utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt fauſſe.

que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas ; mais dites lui : si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la Nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais ; tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui

doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un Maître: c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable; c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas; mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile: il ne ſe dira point; on m'a refuſé: mais il ſe dira; cela ne pouvoit pas être; &, comme je l'ai déjà dit, on

ne se mutine guères contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même: ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui? Il est alerte, léger, dispos; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces; car il les a bien éprouvées & les connoît; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-

même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre; s'il y a du risque, il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contr'elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de

ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux, de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire, en ſe jouant, les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens ?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon ? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes ;

d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix: on diroit que la Nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux: le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander, il ſera le maître; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépends de ſon bonheur: au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la

fleur de nos eſpérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons : au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la Nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que, dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voient qu'un poliſſon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple ; il s'attache à prouver qu'il ne perd pas ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe monter quand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile, pourvu qu'il ſe voye aiſément ; il accumule ſans choix, ſans

difcernement, cent fatras dans fa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer fa marchandife ; il l'étale, on eft content; puis il replie fon ballot & s'en va. Mon éleve n'eft pas fi riche, il n'a point de ballot à déployer, n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne fe voit pas en un moment. Où font les Obfervateurs qui fachent faifir au premier coup d'œil les traits qui le caractérifent? Il en eft; mais il en eft peu, & fur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les queftions trop multipliées ennuient & rebutent tout le monde, à plus forte raifon les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention fe laffe, ils n'écoutent plus ce qu'un obftiné queftionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hafard. Cette maniere de les examiner eft vaine &

pédantesque; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours: mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis, revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Écoliers s'amusoient à guider des cerf-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit, *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoûtoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere, à ce mot, embrassa son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le len-

demain il envoya au Gouverneur l'acte d'une pension viagere, outre ses appointemens.

Quel homme que ce pere-là, & quel fils lui étoit promis ! La question est précisément de l'âge ; la réponse est bien simple : mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose ! C'est ainsi que l'Éleve d'Aristote apprivoisoit ce coursier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

FIN

du Livre deuxième & du Tome premier.



